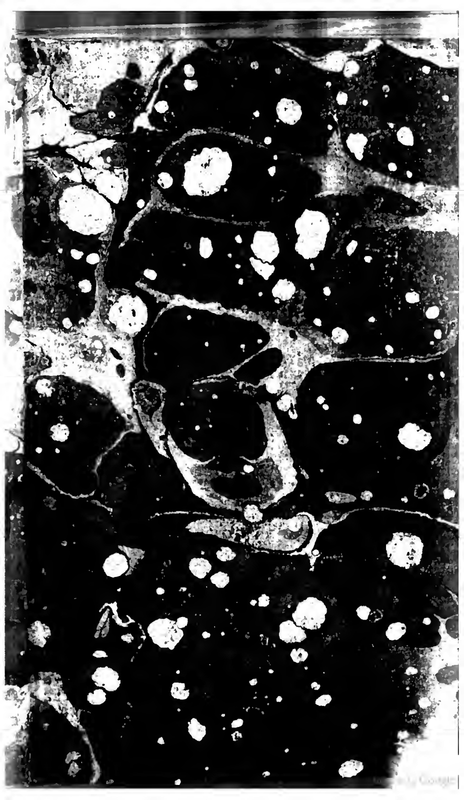








BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe :

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
MORALE.
TOME SIXIÈME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1787.

NOTICE

SUR ÉPICTÈTE.

SI la morale d'Epictète a quelque chose de trop austère, du moins ne pourra-t-on pas faire à ce moraliste le juste reproche que l'on fait à Senèque, d'avoir, dans le sein des honneurs & des richesses, prêché avec un zèle infatigable, la modération & la pauvreté. Ce fut dans les fers qu'Epictète composa ses Ouvrages. Il a donné tout-à-la-fois l'exemple & le précepte. Ce philosophe naquit à Hiérapolis, ville de Phrigie; il fut esclave d'Epaphrodite. *Savoir souffrir* étoit un des principes fon-

damentaux de ſa morale. Un jour ſon maître, digne affranchi de Néron, lui ayant donné un grand coup ſur la jambe, Epictète l'avertit froidement qu'il la lui caſſeroit, s'il redoubloit. Le barbare redoubla en effet de telle ſorte qu'il lui caſſa l'os. *Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la caſſeriez*, lui dit le ſage ſans s'émouvoir. Domitien chaſſa Epictète de Rome; Domitien n'aimoit pas les philoſophes. Il revint dans cette ville après la mort de ce tyran, & s'y fit un nom reſpectable. On voit avec plaiſir qu'il fut aimé & eſtimé d'Adrien & de Marc-Aurèle. Ce fut ſous le règne de ce dernier qu'il mourut dans un âge très-

avancé. Le respect qu'inspira ce moraliste fut universel. On vendit après sa mort 3000 drachmes la lampe de terre dont il éclairoit ses veilles philosophiques. Arrien, son disciple, publia quatre de ses discours connus sous le nom de *Manuel d'Epictète*; c'est cet Ouvrage, traduit par Dacier, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. La morale d'Epictète, comme nous l'avons déjà dit, est quelquefois trop austère. L'indifférence qu'il veut nous inspirer pour la perte des objets les plus chers, ne paroît pas puisée dans la nature. Il faudroit, suivant les principes de ce stoïcien, regarder d'un œil sec le trépas d'une épouse ado-

rée, & s'abſtenir de verſer des pleurs ſur le tombeau d'un enfant chéri. L'hiſtoire ne nous apprend pas qu'Epictète ait jamais contracté les liens de l'hymen.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

MANUEL D'ÉPICTÈTE.

I.

TOUT ce qui eſt dans la nature, ou dépend de nous, ou n'en dépend pas. Ce qui dépend de nous, ce ſont nos opinions, nos penchans, nos deſirs, nos répugnances, en un mot, toutes nos actions; ce qui n'en dépend pas, ce ſont le corps, les biens, la réputation, les dignités, enfin

tout ce qui n'eſt pas notre ouvrage.

II.

Les choſes qui dépendent de nous ſont libres par leur nature; rien ne peut les forcer ni leur faire obſtacle : celles qui n'en dépendent point, ſont foibles, eſclaves, incertaines, étrangères.

III.

Souviens-toi donc que, ſi tu crois libre ce qui eſt dépendant par ſa nature, ſi tu regardes ce qui n'eſt pas en ton pouvoir comme une choſe qui te ſoit propre, tu trouveras des obſtacles à chaque pas; tu ſeras affligé, troublé; tu accuſeras les hommes & les dieux : au lieu que, ſi tu prends ſeulement

pour rien ce qui est réellement à toi, & pour étranger ce qui est à autrui, tu n'éprouveras jamais ni contrainte ni obstacle dans tes actions, tu n'accuseras ni ne blâmeras personne, tu ne feras rien malgré toi, personne ne pourra te nuire, tu n'auras point d'ennemi, & il ne t'arrivera rien de fâcheux.

IV.

Si tu aspires en effet à un but si noble, souviens-toi que pour l'atteindre il ne faut pas le desirer foiblement, mais que tu dois renoncer entièrement à de certaines choses, t'abstenir pour un tems de quelques autres, & sur-tout veiller sur toi-même ; car si, avec les

véritables biens, tu recherches encore les richesses & les dignités, tu n'obtiendras pas même ces derniers avantages, parce que tu as desiré les autres ; & tu perdras certainement ceux qui peuvent seuls te rendre libre & heureux.

V.

Ainsi donc, à la vue de quelque accident fâcheux, dis aussi-tôt : Tu n'es qu'une imagination, & nullement ce que tu parois. Sers-toi ensuite, pour en déterminer la mesure, des règles que tu as apprises, sur-tout de la première : examine si ce malheur est du nombre des choses qui sont ou ne sont pas en notre pouvoir ; car, s'il est de

la nature de celles qui ne dépendent pas de nous, dis alors hardiment qu'il ne te touche point.

VI.

Souviens-toi que la fin de tout desir est d'obtenir ce qu'on souhaite, comme la fin de toute aversion est d'éviter ce qui en est l'objet; & que l'homme est également malheureux, soit que l'événement réalise ses craintes, soit qu'il ne réponde point à ses desirs. Si donc ton aversion ne tombe que sur les choses qui sont en ton pouvoir, tu n'éprouveras jamais les maux que tu crains; mais si tu redoutes la maladie, la pauvreté, la mort, tu seras toujours misérable. Tran-

quille ſur tout ce qui n'eſt pas en ton pouvoir, crains uniquement les choſes qui te ſont ſoumiſes; retranche d'abord tous tes deſirs; car s'ils ont pour objet ce qui ne dépend pas de toi, tu ſeras néceſſairement fruſtré dans tes eſpétances. Quant aux choſes mêmes qui dépendent de toi, tu n'es pas encore en état de connoître celles qu'il eſt honnête de deſirer : contente-toi ſeulement de ne rien rechercher, de ne rien fuir, qu'avec modération, avec diſcrétion, avec retenue.

VII.

Examine avec attention la qualité de chacune des choſes qui contribuent à tes plaiſirs, qui ſervent

à tes besoins, ou que tu aimes; & commence par les plus viles. Si tu aimes un pot de terre, dis-toi que tu aimes un pot de terre; car, s'il se casse, tu n'en seras point troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, souviens-toi qu'ils sont mortels; & si la mort te les ravit, tu n'en seras pas ému.

VIII.

Avant d'agir, pense à ce que tu vas faire. Si tu vas au bain, représente toi ce qui s'y passe ordinairement: on s'y jette de l'eau, on s'y pousse, on y dit des injures, on y vole. Tu t'y présenteras avec plus de sécurité, si tu te dis: « Je veux me baigner; mais

» je veux auſſi conſerver mon in» dépendance en ſupportant tout » ce que m'impoſe la nature ». Obſerve cette maxime dans toutes tes entrepriſes : par ce moyen, ſi quelqu'obſtacle t'empêche de te baigner, tu te diras auſſi-tôt : « Je ne vou» lois pas ſeulement me baigner, » je voulois encore conſerver ma » liberté & mon caractère; & je » ne les conſerverois point, ſi je » ne ſavois pas ſouffrir patiemment » les inſolences qui ſe commettent » ici ».

IX.

Ce ne ſont point les choſes qui troublent les hommes, c'eſt l'opinion qu'ils en ont. La mort, par exemple, n'eſt point un mal; ſi

c'en étoit un, elle auroit paru tel à Socrate. C'eſt l'opinion qu'on a de la mort, qui la rend ſi affreuſe. Lors donc que nous ſommes traverſés ou troublés, n'en accuſons que nous-mêmes, c'eſt-à-dire, nos préjugés.

Accuſer les autres de ſes malheurs, c'eſt le fait d'un ignorant: les rejetter ſur ſoi, c'eſt commencer à s'inſtruire: n'en accuſer, ni les autres ni ſoi-même, c'eſt être ſage.

X.

Ne t'enorgueillis jamais d'aucun avantage étranger. Si un cheval diſoit, en ſe vantant, Je ſuis beau, on pourroit le ſupporter: mais toi, lorſque tu te glorifies d'avoir un

beau cheval, sache que c'est de cela que tu te vantes. Or, qu'y a-t-il là qui t'appartienne? l'usage seul de ton imagination. C'est pourquoi, si tu sais la régler conformément à la nature, tu pourras alors te glorifier : car au moins tu t'applaudiras d'un bien qui est véritablement à toi.

XI.

Comme dans un voyage sur mer, si ton vaisseau arrive à un port, & que tu descendes pour faire de l'eau, tu peux ramasser quelques plantes ou quelques coquillages qui se trouvent sur ta route; mais tu dois toujours penser à ton vaisseau, tourner souvent la tête de ce côté-

là, pour être prêt lorsque le patron t'appellera, &, au moindre signal, jetter tout ce que tu as amassé, de peur qu'il ne te fasse lier & mettre au fond d'un vaisseau, comme les bestiaux ; de même, dans le voyage de la vie, si, au lieu d'une coquille ou d'un champignon, on te donne une femme ou un enfant, tu peux les accepter ; mais si le patron t'appelle, cours promptement, abandonne tout sans regarder derrière toi. S tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du vaisseau, de crainte que tu ne puisses plus le rejoindre quand le patron t'appellera.

XII.

Ne demande point que les évé-

nemens se règlent au gré de tes desirs ; mais conforme tes desirs aux événemens ; c'est le moyen d'être heureux.

XIII.

La maladie est un obstacle pour le corps, mais non pas pour la volonté, à moins qu'elle n'y consente : tu es boiteux ; voilà un obstacle pour ton pié, mais ton esprit n'en est pas moins libre. Si tu fais le même raisonnement sur tous les accidens de la vie, tu trouveras qu'ils sont toujours un obstacle pour quelqu'autre chose, & non pour toi.

XIV.

A chaque impression que tu reçois des objets extérieurs, rentre

en toi-même, & cherche quelle vertu la nature t'a donnée pour y réſiſter. Si tu vois un beau jeune homme ou une belle fille, tu trouveras en toi la continence pour te défendre de la ſéduction ; contre, la peine ou le travail, tu trouveras le courage ; contre les injures, la patience. Si tu prends cette habitude, les fantômes de ton imagination n'auront plus aucun empire ſur toi.

X V.

Ne dis jamais, ſur quoi que ce ſoit, J'ai perdu cela ; mais dis, Je l'ai rendu : ton fils eſt mort ; tu l'as rendu : ta femme eſt morte ; tu l'as rendue : ton champ t'a été enlevé ; n'eſt-ce pas encore une ref-

titution que tu as faite? Mais c'eſt un méchant qui t'en chaſſe. Eh! que t'importe par qui celui qui te l'a donné le redemande? Pendant qu'il t'en laiſſe jouir, uſes-en comme d'un bien étranger, & comme le voyageur uſe d'une hôtellerie.

XVI.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, laiſſe-là tous ces raiſonnemens : « Si je néglige mes affai» res, je n'aurai pas de quoi vivre; » ſi je ne corrige pas mon eſclave, » il deviendra méchant »; car il vaut mieux mourir de faim, exempt de crainte & de chagrin, que de vivre dans l'abondance, avec de continuelles terreurs; il vaut mieux auſſi que ton eſclave ſoit méchant,

que toi malheureux. Commence donc à t'exercer fur les plus petites chofes. On a répandu ton huile, on a volé ton vin; dis-toi : « C'eft à ce prix qu'on achète la » tranquillité; c'eft à ce prix qu'on » vend la conftance : on n'a rien » pour rien ». Si tu appelles ton efclave, penfe qu'il peut ne pas t'entendre; ou, après t'avoir entendu, ne rien faire de ce que tu lui as ordonné. Par cette conduite, ton efclave ne deviendra pas meilleur : mais tu y gagneras infiniment; tu l'empêcheras de porter à fon gré le trouble dans ton ame.

XVII.

Si tu veux faire des progrès dans

la vertu, aie le courage de paſſer pour un imbécille & pour un inſenſé, par le peu de cas que tu fais des biens extérieurs. Ne cherche point à paroître ſavant : ſi l'on te regarde comme un perſonnage, défie-toi de toi-même. Sache qu'il eſt difficile de conſerver une volonté conforme á la droite raiſon, & de s'occuper en même-tems des choſes du dehors : il faut néceſſairement que celui qui s'attache à l'un néglige l'autre.

XVIII.

Si tu deſires que tes enfans, ta femme, tes amis, vivent éternellement, tu es un fou ; car c'eſt vouloir que les choſes qui ne dépen-

dent point de toi en dépendent, & que ce qui eſt à autrui t'appartienne. De même ſi tu exiges que ton eſclave ne faſſe jamais de faute, ce n'eſt pas être moins fou, puiſque c'eſt vouloir que le vice ne ſoit plus vice, mais quelqu'autre choſe.

Veux-tu que tes deſirs aient toujours leur effet? ne deſire que ce qui dépend de toi.

XIX.

Notre maître eſt celui qui a le pouvoir de nous ravir ce que nous voulons, ou de nous forcer de faire ce qui nous répugne. Veux-tu donc être libre? ne recherche ni ne fuis rien de ce qui dépend des

autres : ſinon tu ſeras néceſſairement eſclave.

XX.

Souviens-toi de te comporter dans la vie comme dans un feſtin. On avance un plat vers toi : étends la main, & prends-en modeſtement. L'éloigne-t-on, ne le retiens point. S'il ne vient pas de ton côté, ne fais pas connoître au loin ton deſir; mais attens patiemment qu'on l'approche. Uſe de la même modération envers ta femme & tes enfans, envers les honneurs & les richeſſes; & tu ſeras digne alors d'être admis à la table des dieux. Si pouvant jouir de ces biens, tu les rejettes & les mé-

prises; alors tu ne seras pas seulement convive des dieux, mais tu partageras avec eux la souveraine puissance. C'est par cette conduite, que Diogène, Héraclite, & leurs semblables, furent justement appelés des hommes divins, & l'étoient en effet.

XXI.

Si tu vois quelqu'un dans la douleur, & pleurant la perte de sa fortune, la mort ou le départ de son fils, prends garde d'être la dupe de ton imagination, & ne vas pas croire que cet homme soit malheureux par la privation de ces biens extérieurs; mais rentre aussitôt en toi-même, & fais cette dis-

tinction : « ce n'eſt point ce malheur » qui afflige cet homme, puiſqu'un » autre n'en eſt point ému; c'eſt » l'opinion qu'il en a ». Fais enſuite tous tes efforts pour le guérir de ſes préjugés par de ſolides raiſons; & même, s'il le faut, ne refuſe point de pleurer avec lui. Mais prends garde que ta compaſſion ne paſſe au-dedans de ton ame, & que cette douleur ſimulée ne devienne réelle.

XXII.

Souviens-toi que tu es ici bas, comme ſur un théâtre, pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de te donner. Qu'il ſoit long ou court, peu importe. S'il veut que

tu fasses celui de pauvre, tâche de bien représenter ce personnage. Fais-en de même, soit qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince, ou d'un simple particulier; car c'est à toi de bien jouer le rôle qu'on te donne; mais c'est à un autre à te le choisir.

XXIII.

Si le croassement d'un corbeau présage quelques malheurs, que ton imagination n'en soit point troublée : fais aussi-tôt ce raisonnement, & dis : « Aucun de ces » malheurs ne me regarde, mais » plutôt ce corps vil, ou mon bien, » ou ma réputation, ou mes en- » fans, ou ma femme : mais pour

» moi, il n'y a rien qui ne m'an-
» nonce du bonheur, ſi je le veux ;
» car, quels que ſoient les événe-
» mens, il dépend de moi d'en ti-
» rer un grand avantage ».

XXIV.

Veux-tu être invincible? ne t'expoſe jamais à un combat où tu ne ſois pas sûr de remporter la victoire.

XXV.

Si tu vois un homme comblé d'honneurs, ou élevé à une grande puiſſance, ou diſtingué par quelque autre avantage, ne te laiſſe point éblouir par ces vaines apparences, & ne dis pas qu'il eſt heureux, car ſi le parfait bonheur & le repos

de l'esprit consistent dans les choses qui dépendent de nous, les biens étrangers ne doivent nous rendre ni envieux ni jaloux : & toi-même tu ne voudras être ni général d'armée, ni sénateur, ni consul, mais libre. Or, il n'y a qu'un moyen de le devenir, c'est de mépriser les choses qui ne dépendent point de nous.

XXVI.

Souviens-toi que l'offense n'est ni dans l'insulte ni dans les coups que tu reçois, mais dans ton opinion. Lors donc que quelqu'un te met en colère, sache que ce n'est pas cet homme-là qui t'irrite, mais l'opinion que tu en as conçue. Tâche donc sur-tout de ne pas te laif-

ser troublet par les fantômes de ton imagination : car, si une fois tu gagnes du tems, si tu obtiens quelque délai, tu seras plus facilement maître de toi-même.

XXVII.

Que la mort, l'exil, & tout ce qui effraie le plus les hommes, soient sans cesse devant tes yeux, mais sur-tout la mort. Par ce moyen tu n'auras aucune pensée basse & lâche, & tu ne desireras rien avec trop d'ardeur.

XXVIII.

Tu veux te livrer à l'étude de la sagesse, attends-toi donc à être sifflé & moqué par la multitude,

qui

qui dira : « Cet homme eſt devenu » philoſophe en un moment ; d'où » lui vient ce ſourcil orgueilleux » ? Pour toi, ne montre ni faſte ni fierté, mais attache-toi fortement à ce qui te paroîtra le meilleur, & reſtes-y comme ſi c'étoit un poſte où dieu lui-même t'eût placé. Souviens-toi de plus que ſi tu ſoutiens ce caractère avec fermeté, ceux qui avoient commencé par ſe moquer de toi finiront par t'admirer : au lieu que ſi leurs railleries te font changer de réſolution, tu leur donneras un nouveau ſujet de te tourner en ridicule.

XXIX.

S'il t'arrive jamais de te produire

au-dehors & de vouloir plaire à quelqu'un, ſache que tu es déchu de ton état. Contente-toi donc d'être philoſophe. Si tu veux encore le paroître, que ce ſoit à tes yeux ſeulement : cela doit te ſuffire.

XXX.

Ne va point troubler ton repos par ces vains raiſonnemens : « Je » vivrai ſans honneurs; On ne fera » nul cas de moi ». Car ſi la privation des honneurs eſt un mal, il n'eſt pas plus au pouvoir d'un autre de te rendre malheureux, que de te rendre vicieux. Dépend-il de toi de jouir du pouvoir ſuprême, ou d'être invité à un feſtin? Nullement. Où eſt donc en cela le

déshonneur, l'ignominie? Comment ne ferois-tu rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque chose que dans ce qui dépend de toi, en quoi tu peux même valoir ce que tu voudras?

« Mais je ne puis être d'aucun » secours à mes amis ». Qu'est-ce à dire? tu ne leur donneras point d'argent? tu ne leur feras pas obtenir le droit de Bourgeoisie Romaine? Mais qui t'a dit que ces biens dépendent de nous, & ne nous font point étrangers? Peut-on donner aux autres ce qu'on n'a pas soi-même? Amassez du bien, disent-ils, afin que nous en ayons aussi. Si je peux m'enrichir en conservant l'honneur, la bonne foi,

la magnanimité, j'y consens; montrez-moi le chemin, & je n'épargnerai rien pour réussir; mais si vous exigez que je perde mes véritables biens pour vous en acquérir de faux, voyez combien vous êtes injustes & déraisonnables. Qu'aimez-vous mieux, ou de l'argent, ou un ami fidèle & honnête? Aidez-moi plutôt à conserver ces vertus, & n'exigez pas de moi des choses qui me les fassent perdre.

« Mais, diras-tu encore, je ne » serai d'aucune utilité à ma pa- » trie ». Quels services peux-tu lui rendre? Il est vrai qu'elle n'aura de toi ni portiques, ni bains publics : mais quoi! ce ne sont pas non plus les forgerons qui lui four-

nissent des souliers, ni les cordonniers qui fabriquent les armes. Il faut que chacun fasse son métier. Mais si tu donnois à ta patrie un citoyen honnête & vertueux, ne lui rendrois-tu donc aucun service? Certainement tu ne pourrois lui faire un plus beau présent : tu ne lui serois donc pas inutile.

« Quel rang aurai-je dans la » ville »? demandes-tu. Celui que tu pourras obtenir en conservant des mœurs pures & irréprochables. Mais si pour servir ta patrie, tu renonces à ces vertus, de quelle utilité lui seras-tu, quand tu seras devenu impudent & perfide?

XXXI.

On t'a préféré quelqu'un dans

un festin, dans une visite ou dans un conseil. Si ces préférences sont de véritables biens, tu dois en féliciter ceux qui les ont obtenues: & si ce sont des maux, pourquoi t'affliger d'en avoir été exempt? Souviens-toi qu'en ne faisant rien pour mériter ces distinctions qui ne dépendent pas de nous, tu n'as aucun droit d'y prétendre. Comment celui qui ne va jamais à la porte des grands, qui ne les accompagne point quand ils sortent, qui ne les flatte point, en seroit-il aussi bien traité que celui qui leur fait assidument la cour, qui se trouve tous les jours sur leur passage, & qui les loue sans cesse? Tu es donc injuste & insatiable de vouloir ob-

tenir ces faveurs, sans donner le prix qu'elles coûtent.

Combien se vendent les laitues au marché? Une obole, je suppose. Si quelqu'un donne cette obole & les emporte, toi qui n'en offres rien, croiras-tu avoir moins que celui à qui on les donne pour son argent? S'il a ses laitues, tu as aussi ton obole. Il en est de même de tous ces honneurs. Tu n'as point été invité à un festin; aussi n'as-tu pas payé au maître de ce festin le prix qu'il le vend; ce prix, c'est une flatterie, une complaisance, une soumission. Si la chose te convient, donnes-en donc la valeur; car prétendre l'obtenir sans faire aucun frais, c'est être injuste &

insatiable. D'ailleurs n'as-tu donc rien à la place de ce festin? Tu as certainement quelque chose qui lui est préférable, c'est de n'avoir pas flatté celui que tu n'en croyois pas digne, & de n'avoir pas souffert à sa porte son orgueil & ses dédains.

XXXII.

Nous pouvons connoître l'intention de la Nature par les sentimens qu'elle inspire à tous les hommes dans ce qui ne les intéresse pas personnellement. Par exemple, lorsque l'esclave de ton voisin a cassé un vase ou quelqu'autre chose, tu ne manques pas de lui dire pour le consoler, que c'est un accident très-commun; sois donc aussi tran-

quille s'il arrive à ton esclave de faire la même faute.

Appliquons cette maxime à des objets plus sérieux. Si quelqu'un perd sa femme ou son fils, il n'y a personne qui ne lui dise que c'est le sort de l'humanité. Eprouvons-nous le même accident, nous nous désespérons, nous nous écrions aussitôt : « Ah! que je suis malheureux » ! Il falloit se souvenir du sang froid que nous avions montré en apprenant qu'un autre avoit eu le même malheur.

XXXIII.

Comme on ne met pas un but pour le manquer, de même la na-

ture du mal n'existe point dans le monde.

XXXIV.

Si quelqu'un livroit ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serois sans doute indigné; & tu ne rougis point d'abandonner ton ame, en permettant au premier qui te dit des injures, de la troubler & de l'agiter à son gré!

XXXV.

Ne fais rien sans considérer auparavant ce qui doit précéder & ce qui doit suivre l'action que tu projettes. Si tu enfreins cette régle, tu commenceras gaiement ton entreprise, parce que tu n'en auras pas prévu les suites; mais apperçe-

vant enfin tout ce qu'elle a de honteux, tu seras rempli de confusion.

XXXVI.

Tu voudrois remporter la victoire aux jeux olympiques, & moi aussi, en vérité; car rien n'est plus glorieux. Mais examine bien auparavant ce qui précède & ce qu suit une pareille entreprise, & tente-la après cet examen. Il faut d'abord t'assujettir à une règle sévère; ne manger que par besoin; t'abstenir de toute délicatesse; faire des exercices malgré toi, & aux heures marquées, l'été comme l'hiver; ne boire jamais frais, ni même de vin, à moins qu'on ne te l'ordonne, en un mot, te soumettre

ſans réſerve au maître d'exercices, comme à un médecin. Enſuite il te faudra deſcendre dans l'arène ; & là, peut-être, te rompre le bras, ou te démettre le pié, avaler beaucoup de pouſſière, être quelquefois meurtri de coups, &, après tout cela, courir encore le haſard d'être vaincu. Si tu as fait toutes ces réflexions, ſois athlète ſi tu veux. Mais ſans cette précaution, tu feras comme les enfans, qui, dans leurs jeux, contrefont tour-à-tour les lutteurs, les joueurs de flûte, les gladiateurs, qui tantôt ſonnent de la trompette, & un inſtant après repréſentent des tragédies. Il en ſera de même de toi : tu ſeras ſucceſſivement athlète, gladiateur, orateur,

teur, philosophe; &, dans le fond de l'ame, tu ne feras rien. Tu imiteras comme un singe tout ce que tu verras faire aux autres, & tous les objets te plairont tour-à-tour, parce que tu n'as rien entrepris d'après un mûr examen, mais témérairement, & entraîné par la légèreté de ton esprit & de tes desirs. C'est ainsi que certaines gens, voyant un philosophe, ou entendant dire à d'autres, « Qu'Euphrate » parle bien! qui est-ce qui peut » raisonner avec autant de sens & » de force »! forment aussitôt le projet de devenir eux-mêmes philosophes.

XXXVII.

O homme! considère d'abord ce

que tu veux entreprendre; examine ensuite ta nature, pour voir si le fardeau que tu t'imposes est proportionné à tes forces. Tu veux devenir pentathle ou lutteur; regarde auparavant tes bras & tes cuisses, éprouve la force de tes reins; car nous ne sommes pas tous nés pour les mêmes choses. Penses-tu qu'en embrassant la profession de philosophe; tu pourras manger, boire & vivre aussi délicatement que tu faisois? Il faut veiller, travailler, s'éloigner de ses parens & de ses amis, souffrir le mépris d'un esclave; il faut s'attendre à toutes sortes d'humiliations, à échouer dans la poursuite des honneurs, des charges, devant les tribunaux,

en un mot, dans toutes les affaires. Confidère bien tout cela, & vois si tu veux acheter à ce prix la tranquillité de l'ame, la liberté, la conftance. Sinon, prends garde de changer à tout moment comme les enfans, d'être aujourd'hui philofophe, demain partifan, enfuite rhéteur, puis intendant du prince. Ces chofes ne s'accordent point. Il faut te réfoudre à n'être qu'un feul homme, bon ou méchant. Il faut cultiver ton efprit, perfectionner ta raifon, ou t'occuper uniquement de ton corps. Il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs ou extérieurs, c'eft-à-dire, qu'il faut que tu foutiennes le ca-

raćtère d'un philoſophe, ou d'un homme ordinaire.

XXXVIII.

Tous les devoirs ſe meſurent en général par les rapports qui lient les hommes entr'eux. C'eſt ton père? ton devoir eſt d'en prendre ſoin, de lui céder en tout, de ſouffrir ſes réprimandes & ſes mauvais traitemens. Mais ce père eſt méchant! Qu'importe? La nature t'avoit-elle lié néceſſairement à un bon père? Non; mais à un père. Ton frère t'a fait une injuſtice? remplis tes devoirs envers lui, & ne conſidère point ce qu'il a fait, mais ce que tu dois faire, & ce que la

nature exige de toi. En effet, personne ne peut t'offenser si tu ne le veux; & tu ne seras blessé véritablement, que lorsque tu croiras l'être. Suis cette régle, aie toujours devant les yeux les rapports mutuels établis entre les hommes, & tu connoîtras facilement les devoirs d'un voisin, d'un citoyen & d'un général.

XXXIX.

Sache que le principal fondement de la religion est d'avoir des idées saines & raisonnables des dieux; de croire qu'ils existent, qu'ils gouvernent le monde avec autant de justice que de sagesse; d'être persuadé que tu dois leur obéir,

& te soumettre sans murmurer à tous les événemens, comme étant produits par une intelligence infiniment sage. Avec cette opinion des dieux, tu ne pourras jamais te plaindre d'eux, ni les accuser de négligence à ton égard.

Mais il n'est qu'un moyen d'atteindre ce but; c'est de renoncer à toutes les choses sur lesquelles tu n'as aucun pouvoir, & de ne placer ton bonheur ou ton malheur que dans ce qui dépend de toi; car si tu prends pour un bien ou pour un mal quelques-unes de ces choses étrangères, il faut nécessairement que, te voyant frustré de ce que tu desires, ou affligé des maux que tu crains, les auteurs

de ton infortune deviennent l'objet de tes plaintes & de ton aversion.

En effet, la nature inspire à tous les animaux de l'éloignement & de la haine pour ce qui leur paroît nuisible, & en général pour toutes les causes malfaisantes : le même instinct les porte, au contraire, à rechercher ce qui leur est utile, & à aimer les causes de leurs sensations agréables. Il est donc impossible à celui qui croit avoir reçu quelque dommage, d'en voir l'auteur avec plaisir; car on ne peut se réjouir du mal même qu'on éprouve : tel est le motif des reproches qu'un fils fait à son père, quand celui-ci lui refuse ce qui passe pour

des biens : de-là auſſi la guerre cruelle d'Etéocle & de Polynice, qui s'égorgèrent pour avoir regardé l'un & l'autre le trône comme un grand bien ; de-là enfin tant de murmures contre la Providence de la part du laboureur, du pilote, du marchand, de l'époux qui vient de perdre ſa femme ou ſes enfans ; car la piété envers les dieux ſe meſure ſur le bien qu'ils font : ainſi tout homme qui a ſoin de régler ſes deſirs & ſes averſions ſelon les maximes preſcrites, travaille en même-tems à ſe rendre pieux.

Quant aux libations, aux ſacrifices, aux prémices que l'on a coutume d'offrir aux dieux, chacun doit ſuivre en ce point la coutume

de ſon pays, & les préſenter avec pureté, ſans hypocriſie, ſans négligence, ſans avarice, mais auſſi ſans une ſomptuoſité qui excède ſes moyens.

XL.

Lorſque tu vas conſulter l'oracle, tu ignores ce qui doit arriver, & tu vas pour l'apprendre. Mais ſi tu étois philoſophe, tu ſaurois, ſans le ſecours du devin, quel ſera l'événement : ſi c'eſt une des choſes qui ne ſont pas en ton pouvoir, ce ne peut être ni un bien ni un mal pour toi. N'apporte donc auprès du devin ni deſir ni répugnance, car alors tu ne l'aborderois qu'en tremblant : ſois perſuadé au contraire que tout ce qui peut

arriver eſt indifférent, qu'il ne te regarde point, & que, de quelque nature que ſoit l'événement, il dépendra de toi d'en faire un bon uſage, ſans qu'on puiſſe t'en empêcher. Préſente-toi donc avec confiance devant les dieux, comme ſi tu venois leur demander des conſeils. Quand ils auront prononcé leurs oracles, ſonge à la dignité de ceux que tu viens de prendre pour guides, & de qui tu mépriſeras l'autorité ſi tu déſobéis.

Cependant ne va conſulter le devin que ſelon l'avis de Socrate, c'eſt-à-dire, ſur les choſes qui ne donnent point de priſe aux conjectures, & qu'on ne peut prévoir, ni par la raiſon, ni par les règles

d'aucun autre art. S'il eſt queſtion, par exemple, de t'expoſer au danger pour la défenſe de ton ami ou de ta patrie, il eſt inutile d'interroger l'oracle ſur le parti que tu dois prendre dans cette circonſtance; car ſi le devin te déclaroit qu'il lit dans les entrailles des victimes quelque choſe de funeſte, il eſt certain que ce ſigne t'annonceroit, ou la mort, ou la perte, ou l'éxil; mais la droite raiſon, d'accord avec les dieux, ne t'en preſcriroit pas moins de ſacrifier tes jours pour ſauver ta patrie ou ton ami. Crois-en alors un devin plus éclairé; c'eſt Apollon Pithien, qui chaſſa de ſon temple celui qui avoit vu égorger ſon ami ſans le ſecourir.

XLI.

Prescris-toi désormais une certaine règle, un certain caractère constant, qui te serve de loi, & dont tu ne t'écartes jamais, soit au milieu de la société, soit quand tu seras seul avec toi-même.

XLII.

Garde le silence le plus souvent; ne dis que les choses nécessaires, & toujours en peu de mots. Nous parlerons rarement, si nous ne parlons que lorsque le tems & les circonstances l'exigent. Ne nous entretenons jamais de choses frivoles, ne parlons ni des combats de gladiateurs, ni des jeux du cirque,

ni des athlètes, ni de la qualité des mets & des vins, ſujet ordinaire des converſations. Mais gardons-nous ſur-tout de parler des hommes, ſoit pour les blâmer, ſoit pour les louer, ou pour les comparer entr'eux.

XLIII.

Si tu le peux, fais tomber par tes diſcours, la converſation de tes amis ſur des queſtions utiles & convenables : ſi tu es avec des étrangers, garde le ſilence.

XLIV.

Ne ris ni long-tems, ni ſouvent, ni avec excès.

XLV.

Refuse, s'il se peut, de jurer pour quelque chose que ce soit; ou du moins ne jure que très-rarement.

XLVI.

Evite de manger dehors; & fuis sur-tout les festins publics. Si tu ne peux absolument t'en dispenser, redouble alors d'attention sur toi-même, de peur de prendre insensiblement les manières du peuple. Car si l'un des conviés est impur, celui qui est assis auprès de lui le devient nécessairement, quelque pur qu'il puisse être.

XLVII.

N'uſe des choſes néceſſaires au corps, telles que le boire, le manger, les habits, les maiſons, les domeſtiques, qu'autant que l'exige le ſimple beſoin; & mets des bornes à tout ce qui ne ſert qu'à l'oſtentation ou à la molleſſe.

XLVIII.

Abſtiens-toi autant qu'il eſt poſſible, des plaiſirs de l'amour avant le mariage : ſi tu les goûtes, que ce ſoit ſuivant la loi. Mais ne juge pas avec ſévérité ceux qui ont ſur ce point des principes moins auſtères; ne les reprends point avec

aigreur, & ne vante point à tout moment ta continence.

XLIX.

Si l'on te rapporte que quelqu'un a mal parlé de toi, ne t'amuse point à te justifier; réponds seulement : « Il n'a pas connu mes au-
» tres défauts, car il auroit dit en-
» core plus de mal de moi ».

L.

Il n'est pas nécessaire d'aller souvent aux théâtres; mais quand l'occasion d'y paroître se présente, ne favorise aucun des partis, & ne cherche à plaire qu'à toi seul; c'est-à-dire, ne desire de voir arriver que ce qui arrive, & sois

ſatisfait que la victoire demeure à celui qui a vaincu : par ce moyen tu attendras l'événement avec tranquillité.

Evite ſur-tout de prendre part aux acclamations, aux éclats de rire, & à tous les grands mouvemens des ſpectateurs ; &, à ton retour, ne fais pas de longs récits de ce qui s'eſt paſſé au théâtre : car rien de tout cela ne peut contribuer à te rendre meilleur ; & l'on en concluroit que le ſpectacle a ſeul attiré ton admiration.

LI.

Ne va point aux lectures publiques des poëtes & des orateurs, & ne t'y laiſſe pas entraîner légé-

rement. Si tu y assistes, conserve la décence & la gravité, mais sans blesser, par aucune marque d'ennui, celui qui t'a invité.

LII.

Quand tu auras quelqu'affaire à traiter, sur-tout avec quelqu'un des premiers de la ville, représente-toi ce qu'auroit fait à ta place Socrate ou Zénon. En suivant de pareils modèles, tu ne feras rien que de raisonnable; & ton imagination n'aura point à craindre de s'égarer.

LIII.

Si tu vas faire ta cour à quelqu'homme puissant, imagine-toi

que tu ne le trouveras pas chez lui, qu'il ſe fera céler, que ſa porte te ſera fermée, ou qu'il ne te recevra qu'avec un dédain inſultant. Après toutes ces réflexions, ſi ton devoir t'y appelle, ſouffre ces humiliations, & ne dis pas que l'objet n'en valoit pas la peine; car c'eſt le langage du peuple & de ceux ſur qui les choſes extérieures ont trop de pouvoir.

LIV.

Dans les entretiens que tu auras avec tes amis, garde-toi de parler ſans ceſſe de tes exploits ou des dangers que tu as courus; car ſi tu prends plaiſir à les raconter, les

autres n'en trouvent point à les entendre.

L V.

Evite encore de faire le plaiſant & le bouffon ; car le pas eſt gliſſant, & tu courrois riſque de prendre inſenſiblement les mœurs du peuple, & de perdre l'eſtime de tes amis.

L V I.

Il eſt également dangereux de tenir des diſcours obſcènes. Si tu aſſiſtes à quelques-unes de ces converſations, & que l'occaſion ſoit favorable, reprends avec vigueur celui qui ſe permet ces propos indécens, ou du moins fais-lui connoître ton mécontentement par ton

ſilence, par la rougeur de ton front, & par la ſévérité de ton viſage.

LVII.

Si quelqu'idée voluptueuſe vient s'offrir à ton imagination, retiens-toi comme ſur tous les autres objets, de peur que cette idée ne t'entraîne. Ne cède pas d'abord à l'impulſion du deſir, & prends quelque délai. Compare enſuite les deux inſtans, celui de la jouiſſance, & celui du repentir & des remords qui la ſuivront: n'oublie pas, ſur-tout la ſatisfaction intérieure qui t'attend, & les louanges que tu te donneras à toi-même, ſi tu réſiſtes.

Quand tu auras fixé pour toi le moment où tu peux jouir, prends garde de te laisser vaincre par le charme & les délices de la volupté : oppose-leur le plaisir plus grand encore de remporter cette victoire sur toi-même, & de pouvoir te rendre ce témoignage.

LVIII.

Ne crains point d'être apperçu en faisant une action que tu as jugée convenable, quoiqu'il puisse arriver que le peuple lui donne une interprétation maligne : car si cette action est mauvaise, ne la fais point ; & si elle est bonne, que t'importe le blâme de ceux qui te condamneront injustement ?

LIX

Ces propoſitions, Il eſt jour, Il eſt nuit, ſont très-vraies ſi on les énonce ſéparément ; mais elles ſont fauſſes, ſi on les joint enſemble. De même, dans un feſtin, celui qui s'empare excluſivement de tout ce qu'on ſert de meilleur, fait une choſe très-utile pour ſon corps, mais très-malhonnête ſi l'on conſidère la communauté & l'égalité qui doivent ſubſiſter entre des convives. Lors donc que tu ſeras à la table de quelqu'un, ſouviens-toi, non-ſeulement de ne pas t'occuper de la qualité des mets qu'on ſervira & qui exciteront ton appétit, mais encore de ne pas t'é-

carter du respect que tu dois au maître du festin.

L X.

Si tu prends un rôle qui soit au-dessus de tes forces, tu le joues mal, & tu abandonnes celui que tu pouvois remplir avec distinction.

L X I.

Comme en te promenant tu évites avec soin de marcher sur un clou, ou de te donner une entorse : prends garde de même, dans l'usage de la vie, de blesser cette partie supérieure de ton ame qui doit être la règle de ta conduite. Si tu observes ce précepte dans

toutes

toutes tes actions, le ſuccès en ſera plus sûr.

LXII.

Les beſoins du corps doivent être pour chacun la meſure des richeſſes, comme le pied eſt celle du ſoulier. En te renfermant dans ces bornes, tu tiendras toujours un juſte milieu : ſi tu les paſſes, tu ſeras entraîné dans le déſordre comme dans un précipice. Il en ſera de même des ſouliers, s'ils excèdent la meſure de ton pied ; tu voudras d'abord des ſouliers dorés ; enſuite de pourpre, & enfin brodés ; car il n'y a plus de limite pour celui qui a une fois paſſé celle du beſoin.

LXIII.

Les filles ont à peine atteint l'âge de quatorze ans, que les hommes les appellent leurs maîtreſſes : elles jugent de-là qu'elles ſont uniquement deſtinées à leurs plaiſirs; dès-lors elles commencent à ſe parer, & mettent toutes leurs eſpérances dans leurs ornemens. Mais il faut leur faire comprendre, qu'elles ne peuvent plaire & ſe faire reſpecter que par leur ſageſſe, leur pudeur & leur modeſtie.

LXIV.

Un ſigne certain de ſtupidité, c'eſt de s'occuper beaucoup de ſon corps, de s'exercer long-tems, de

boire long-tems, de manger long-tems, de donner beaucoup de tems au plaisir des femmes & aux autres nécessités purement corporelles. Toutes ces fonctions ne doivent se faire qu'en passant : c'est à cultiver notre esprit, que nous devons donner tous nos soins.

LXV.

Si quelqu'un te fait du tort, ou dit du mal de toi, souviens-toi qu'il croit y être obligé : il n'est donc pas possible qu'il renonce à son propre sentiment pour suivre le tien. S'il juge mal, c'est à lui seul qu'il fait tort, comme il est le seul qui se trompe : car si quelqu'un accuse de fausseté un bon

ſyllogiſme, ce n'eſt pas le ſyllogiſme qui en ſouffre, mais celui qui fait un faux raiſonnement. Si tu ſais appliquer cette règle, tu ſupporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi ; car, à chaque injure que tu en recevras, tu te diras : « Cet homme croit avoir » raiſon ».

LXVI.

Chaque choſe a deux anſes ; l'une, qui la rend très-facile à porter ; & l'autre, très-difficile. Si ton frère te fait une injuſtice, ne vas pas conſidérer ſeulement l'injuſtice ; car c'eſt-là le côté déſavantageux, mais ſonge plutôt que c'eſt ton frère, & que vous avez été élevés enſemble.

Si tu envisages son procédé sous ce point de vue, tu le trouveras supportable.

LXVII.

C'est mal raisonner que de dire; Je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur; Je suis plus éloquent, donc je suis plus vertueux. Mais cette conséquence est bien tirée: Je suis plus riche que vous, donc mes richesses surpassent les vôtres; Je suis plus éloquent, donc mes discours valent mieux que les vôtres. Mais toi, tu n'es ni discours ni richesses.

LXVIII.

Quelqu'un prend le bain de bon-

ne heure, ne dis pas qu'il fait mal de ſe baigner, mais qu'il ſe baigne de bonne heure : un autre boit beaucoup de vin; ne dis pas qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup. Car avant de connoître les motifs qui les font agir, comment peux-tu ſavoir s'ils font mal? En jugeant ainſi, tu cours toujours riſque de voir une choſe & de prononcer ſur une autre.

LXIX.

Ne dis jamais que tu es philoſophe, & ne débite point de belles maximes devant des ignorans, mais fais tout ce que ces maximes preſcrivent. Dans un feſtin, par exemple, ne dis point comment il faut

manger; mais mange comme il faut. Souviens-toi combien Socrate étoit éloigné de toute espèce d'ostentation. Les jeunes gens alloient le prier d'aller les recommander à d'autres philosophes; & il les reconduisoit sans se plaindre du peu de cas qu'on faisoit de lui.

LXX.

Si l'on agite devant des ignorans quelques questions de philosophie, garde un profond silence; car il y a bien du danger à rejetter aussitôt ce que l'on n'a pas digéré. Lorsque quelqu'un dira que tu ne sais rien: si tu écoutes ce reproche sans t'émouvoir, sache que dès-lors tu commences à faire des

progrès dans l'étude de la ſageſſe : car les brebis ne vont pas montrer à leur berger combien elles ont mangé d'herbe; mais après ſe l'être appropriée par une bonne digeſtion, elles portent de la laine & du lait. De même ne vas pas faire une vaine oſtentation de ſavoir devant des ignorans, mais prouve par tes actions le bon uſage que tu as fait des préceptes de la phiioſophie.

LXXI.

Si tu as bien réglé tes deſirs & tes appétits, n'en tire point vanité : ſi tu ne bois que de l'eau, ne dis point à tout propos que tu ne bois que de l'eau. Vois combien les

pauvres l'emportent ſur toi par leur frugalité & par la dureté avec laquelle ils traitent leur corps ! Si tu veux t'exercer au travail & à la patience pour toi, & non pour les autres, n'embraſſe point les ſtatues; mais ſi tu es tourmenté par une ſoif ardente, prends de l'eau fraîche dans ta bouche, rejette-la auſſi-tôt ſans l'avaler, & ne le dis à perſonne.

LXXII.

Etat & caractère de l'ignorant : Il n'attend jamais de lui-même ſon bien ou ſon mal, mais des choſes qui ſont hors de lui. Etat & caractère du philoſophe : Il n'attend que de lui-même tout ſon bien & tout ſon mal.

LXXIII.

Signes par lesquels on connoît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme ni ne loue personne; il ne se plaint de personne; il n'accuse personne; il ne parle point de lui comme s'il étoit un homme important, ou qu'il sût quelque chose. S'il rencontre quelqu'obstacle qui retarde ou empêche l'exécution de ses projets, il ne s'en prend qu'à lui-même. Si quelqu'un le loue, il se moque en secret de cet adulateur. Si on le reprend, il ne se justifie pas; mais, comme les convalescens, il se tâte & s'observe, de peur d'interrompre ce commence-

ment de guérifon avant que fa fanté foit entièrement rétablie : il eft le maître abfolu de fes defirs : il n'a d'averfion que pour ce qui eft contraire à la nature des chofes qui dépendent de nous : il ne fouhaite rien avec trop d'empreffement. Si on le traite d'imbécile & d'ignorant, il ne s'en met pas en peine ; enfin, il fe défie de lui-même comme d'un ennemi & d'un homme qui lui tend fans ceffe des pièges.

LXXIV.

Si quelqu'un fe vante d'entendre & d'expliquer les ouvrages de Chryfippe, dis en toi-méme : Si Chryfippe eût écrit avec moins d'obfcurité, cet homme n'auroit

donc rien dont il pût ſe glorifier. Mais moi, quel eſt mon but? De connoître la nature, & de la ſuivre. Je demande donc quel eſt ſon meilleur interprète. On me dit que c'eſt Chryſippe; Je l'achète; mais je ne l'entends point. Je cherche alors quelqu'un qui me l'explique. Juſqu'ici il n'y a pas un grand mérite à tout cela. Quand j'ai trouvé cet interprète, il me reſte à mettre en pratique les préceptes du philoſophe; c'eſt la ſeule choſe dont on puiſſe me louer. Cat ſi je me contente d'admirer l'explication des livres de Chryſippe, je ne ſuis qu'un ſimple grammairien & non un philoſophe; avec cette ſeule différence, que j'explique Chryſippe

au

au lieu d'Homère. Lors donc que quelqu'un me propose de lui expliquer Chrysippe, je suis bien plus honteux de ne pas montrer des actions conformes à ses préceptes, que de ne pas entendre ses écrits.

LXXV.

Demeure fidèle à ses maximes, & observe-les comme des loix que tu ne peux violer sans impiété. Ne te mets point en peine de tout ce qu'on dira sur ton compte; car cela ne dépend pas de toi.

LXXVI.

Jusques-à-quand différeras-tu de mettre en pratique ces grandes leçons, & d'obéir en tout à la voix

de la raiſon? Tu viens d'entendre les maximes qui doivent régler ta vie, tu leur as donné ton conſentement; quel nouveau maître attends-tu donc encore pour commencer à réformer tes mœurs? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu perſiſtes dans l'indolence & l'inaction, ſi tu renvoies d'un jour à l'autre le ſoin de te corriger, ſi tu ajoutes délais ſur délais, réſolutions ſur réſolutions, tu vivras & mourras comme un ignorant, ſans t'appercevoir que tu n'as fait aucun progrès dans l'étude de la ſageſſe.

Commence donc dès aujourd'hui à vivre en homme qui tend à la perfection, & qui a déjà fait quel-

ques pas dans la carrière. Que tout ce qui te paroîtra très-beau & très-bon, soit pour toi une loi inviolable. Si la douleur ou la volupté, la gloire ou l'infamie, s'offrent à toi, souviens-toi que c'est alors le moment du combat, que la barrière s'ouvre, que les jeux olympiques t'appellent; qu'il n'est plus tems de reculer; enfin, que ton avancement ou ta ruine dépend du gain ou de la perte de la victoire. C'est ainsi que Socrate est parvenu à ce haut degré de sagesse où on l'a vu, en avançant toujours vers ce but, sans perdre un seul pas, & en n'écoutant jamais que la droite raison. Pour toi, quoique tu ne sois pas encore Socrate,

tu dois pourtant vivre comme l'ayant choisi pour modèle.

LXXVII.

La première & la plus nécessaire partie de la philosophie, est celle qui traite de la pratique des préceptes ; par exemple, de l'obligation de ne point mentir. La seconde a pour objet les démonstrations, c'est-à-dire, les raisons pour lesquelles il ne faut point mentir. La troisième donne la preuve de ces démonstrations, & en détermine la nature : comme, par exemple, ce qui en fait la force & la certitude ; ce que c'est que démonstration, conséquence, opposition, vérité, fausseté. Cette troisième

partie eſt néceſſaire pour la ſeconde, & la ſeconde pour la première : mais la première eſt la plus néceſſaire de toutes, & celle où l'on doit s'arrêter davantage. Nous renverſons cet ordre, nous nous arrêtons particulièrement à la troiſième ; elle conſume ſeule notre tems & nos ſoins, & nous négligeons entièrement la première : nous mentons ſans ſcrupule ; mais nous ſommes toujours prêts à prouver, par de ſolides raiſons, qu'il ne faut point mentir.

LXXVIII.

En toute occaſion aie toujours préſente à la mémoire cette prière : « Grand Jupiter, & vous puiſſante

» destinée, conduisez-moi par-tout
» où vous avez arrêté dans vos dé-
» crets que je dois aller; je suis prêt
» à vous suivre constamment : en
» effet, quand je m'obstinerois à
» vous résister, il faudroit toujours
» vous suivre malgré moi ».

Souviens-toi de plus que « celui
» qui cède à la nécessité est véri-
» tablement sage & habile dans
» la connoissance des secrets des
» dieux ».

Enfin, dis avec Socrate : « Cher
» Criton, si les dieux l'ont ainsi
» résolu, que leur volonté s'ac-
» complisse : Anytus & Mélitus peu-
» vent bien me faire mourir ; mais
» ils ne sauroient me nuire ».

NOTICE

SUR MARC-AURELE.

MARC-AURÈLE-ANTONIN, surnommé le philosophe, naquit l'an 121, de l'ancienne famille des *Annius*; il fut adopté par *Antonin le Pieux*, qui l'associa à l'empire. Après la mort d'*Antonin*, en 161, Marc-Aurèle fut proclamé d'une voix unanime seul empereur, mais il partagea le pouvoir suprême avec *Lucius Verus*, qu'Antonin lui avoit désigné pour collègue, & il le traita toujours comme un frère bien-aimé, quoique par la dépravation de ses mœurs, Verus eût mérité le mépris des romains.

Marc-Aurèle avoit pris dès l'âge de 12 ans le manteau de philoſophe. Sa vie fut toujours depuis, ſobre & auſtère. Il couchoit ſur la terre nue, & ce ne fut qu'à la prière de ſa mère qu'il prit un lit un peu plus commode. Ses maîtres de philoſophie ne lui avoient point appris à faire des ſyllogiſmes ridicules, mais à avoir des mœurs & de la vertu.

Devenu empereur, il s'appliqua à régler l'intérieur de l'état par la ſageſſe de ſes loix, & à le faire reſpecter au-dehors, en rétabliſſant la diſcipline militaire. Il remit en vigueur l'autorité du ſénat, & aſſiſta aux aſſemblées avec l'aſſiduité du ſénateur le moins important : il

délibéroit de toutes les affaires militaires, civiles & politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour & du sénat, & déféroit toujours à leurs avis : *Il est plus raisonnable*, disoit-il, *de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger de se soumettre à celle d'un seul homme.*

Persuadé que le prince est au-dessous des loix, il ne se regardoit que comme l'homme d'affaires de la république. *Je vous donne cette épée*, dit-il au chef du prétoire, *pour me défendre tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir; mais elle doit servir à me punir, si j'oublie que ma fonction est de faire le bonheur des Romains.* Il deman-

doit permission au sénat de prendre de l'argent dans l'épargne; *car*, disoit-il, *rien ne m'appartient en propre, & la maison même que j'habite est à vous.*

Un gouvernement tel que le sien ne pouvoit manquer de lui concilier l'amour & l'estime du sénat & du peuple. L'un & l'autre cherchèrent à lui en donner des marques, par les nouveaux honneurs qu'ils voulurent lui rendre; mais il refusa & les temples & les autels. *La vertu seule*, dit-il, *égale les hommes aux dieux. Un roi juste a l'univers pour son temple, & les gens de bien en sont les prêtres & les ministres.*

Sous son règne l'empire fut ébran-

lé par les irruptions des Barbares; la peste, les tremblemens de terre, la famine, les inondations affligèrent plusieurs provinces. Marc-Aurèle repoussa les ennemis de l'empire, & les soumit par ses victoires & par sa générosité. Sa vigilance & ses soins paternels réparèrent les maux que les élémens & les contagions firent à ses sujets. Pour subvenir aux dépenses, il aima mieux suivant l'exemple qu'en avoient donné Nerva & Trajan, vendre les riches meubles de ses palais, ses pierreries, ses statues, ses tableaux, sa vaisselle d'or & d'argent, les habits même de l'impératrice & ses perles, que de charger son peuple d'impôts. On lui représenta

les Chrétiens comme des hommes coupables des plus grands crimes. Marc-Aurèle répondit qu'il falloit punir ceux qui *confesseroient*, c'est-à-dire, qui avoueroient les crimes qu'on leur imputoit; mais les Gouverneurs des provinces interprétèrent bien différemment la loi peut-être trop vague de l'empereur, & c'est ainsi qu'ils firent couler des torrens de sang au nom du prince le plus humain & le plus clément, en un mot, au nom de Marc-Aurèle. Il a été long-tems accusé d'avoir été l'auteur de cette persécution; on s'est ensuite restreint à lui reprocher de l'avoir tolérée; mais la mémoire de ses vertus a enfin triomphé de ces imputations

odieuſes, & la poſtérité l'a nommé le modèle des hommes & des rois.

En 175, *Avidius-Caſſius*, qu'il avoit comblé de bienfaits, ſe fit proclamer empereur. *Marc-Aurèle* fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais ce rebelle fut tué par un centenier de ſon armée. On envoya la tête de ce miſérable à l'empereur, qui refuſa de la voir; il brûla toutes ſes lettres, pour n'être pas obligé de punir ceux qui avoient trempé dans ſa révolte. Il avoua même que « ſi Caſſius eût » été en ſon pouvoir, il ne s'en ſe» roit vengé qu'en lui laiſſant la » vie». Il paſſa enſuite à Athènes, y établit des profeſſeurs publics, aux

quels il assigna des pensions & accorda des immunités.

De retour à Rome, après 8 ans d'absence, il donna à chaque citoyen 8 pièces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devoient au trésor public ; &, à l'imitation de *Trajan*, il brûla devant eux dans la place publique, les actes qui les constituoient débiteurs. Pour se décharger un peu du poids de l'empire, il désigna pour son successeur son fils *Commode*, & se retira pour quelque tems à Lavinium. Là, entre les bras de la philosophie qu'il appeloit *sa mère*, par opposition à la cour qu'il nommoit *sa marâtre*, il répétoit souvent ces paroles de *Platon* :

Que les peuples seroient heureux, si les philosophes étoient rois, ou si les rois étoient philosophes! Ce bon prince croyoit jouir désormais d'une heureuse tranquillité; une nouvelle irruption des peuples du nord le força à reprendre les armes. Il marcha contr'eux, tomba malade & mourut à Vienne en Autriche; d'autres disent à Sirmium, l'an 180, dans sa 59ᵉ année, après nn règne de 19, regardé comme un prince doué de toutes les vertus & exempt de tous les vices.

L'histoire de son règne est remplie du bien qu'il fit à ses sujets; les Réflexions morales qu'il écrivit dans ses loisirs, en ont fait un très-grand au genre humain.

Elles ne conviennent seulement pas à un prince; tout homme peut s'en adresser un grand nombre, dans quelque classe de la société que le hasard l'ait fait naître; elles l'aideront à supporter la mauvaise fortune avec courage; elles lui apprendront à jouir de la bonne avec modération, & même à mépriser l'une & l'autre.

Notre collection de moralistes n'eût pas été complète, si on n'y eût pas trouvé l'ouvrage de Marc-Aurèle.

RÉFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC-AURÈLE.

LIVRE PREMIER.

I.

J'AI appris de mon aïeul Verus à avoir de la douceur & de la complaiſance.

II.

La réputation que mon père a laiſſée après lui, & la mémoire que l'on a conſervée de ſes actions,

m'ont enſeigné à être modeſte, & à n'avoir rien d'efféminé.

III.

Ma mère m'a formé à la piété, elle m'a enſeigné à être libéral, & non-ſeulement à ne faire jamais de mal à perſonne, mais à n'en avoir pas même la penſée. De plus elle m'a accoutumé à la frugalité, & à fuir le luxe des riches.

VI.

J'ai l'obligation à mon gouverneur, d'être patient dans les travaux, d'avoir beſoin de peu, de ſavoir travailler de mes mains, de ne me mêler point des affaires

des autres, & de ne donner nul accès aux délateurs.

V.

Diognetus m'a appris à ne m'amuser point à des choses vaines & frivoles, à ne point ajouter foi aux charlatans & aux enchanteurs, & à ne rien croire de tout ce qu'on dit des conjurations des démons, & de tous les autres sortilèges de cette nature. J'ai appris de lui à souffrir qu'on parle de moi avec une entière liberté, & à m'appliquer entièrement à la philosophie, à n'avoir pour me coucher qu'un petit bois de lit couvert d'une peau, & à imiter en tout la manière des philosophes grecs.

VI.

Rusticus m'a fait voir que j'avois besoin de corriger mes mœurs, que je devois éviter l'orgueil des sophistes : ne pas chercher à faire admirer au peuple ma patience & l'austérité de ma vie : être toujours prêt à pardonner à ceux qui m'auroient offensé, & à les recevoir toutes les fois qu'ils voudroient revenir à moi : lire avec application, & ne pas croire facilement les grands parleurs. Enfin je lui ai l'obligation de m'avoir fait connoître les commentaires d'Epictète dont il me fit présent.

VII.

J'ai appris d'Apollonius à être libre & ferme dans mes desseins, à ne suivre jamais que sa raison, même dans la plus petite chose, à être toujours égal dans les douleurs les plus aigues, dans la perte des enfans, & dans les longues maladies. J'ai connu par son exemple qu'on peut être en même-tems sévère & doux, il m'a fait voir qu'il ne faut avoir ni chagrin ni emportement, quand on enseigne les autres, & que la moindre de toutes les vertus, c'est la science & la facilité que l'on a à la communiquer. Enfin, j'ai appris de lui de quelle manière il faut

recevoir les bienfaits de ses amis, sans ingratitude & sans bassesse.

VIII.

Sextus m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon père de famille, à avoir une gravité simple, sans affectation, à vivre conformément à la nature, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde.

IX.

J'ai appris d'Alexandre le gram-

mairien, à ne dire point d'injures dans la dispute.

X.

Fronton m'a fait connoître que les rois sont environnés d'envieux, de fourbes & d'hypocrites.

X I.

Alexandre le platonicien m'a appris qu'on ne doit jamais, sans la dernière nécessité, dire ni écrire à personne, *Je n'ai pas le tems de faire telle ou telle chose*, ni alléguer les affaires dont on est accablé, pour empêcher de rendre à tout le monde tous les bons offices que le lien de la société exige de nous.

XII.

Catulus m'a appris, que nous ne devons jamais mépriser les plaintes de nos amis, quelque injustes qu'elles puissent être; mais au contraire, qu'il faut tâcher par toutes sortes de voies de guérir leurs soupçons, & de regagner leur confiance: qu'il faut toujours dire du bien de ses précepteurs, comme faisoient Domitius & Athenodotus, & aimer véritablement ses enfans.

XIII.

Je dois aux enseignemens de mon frère Severus, l'amour que j'ai pour mes parens, pour la vérité & pour la justice. C'est lui qui m'a donné l'envie de gouver-

ner

ner mon état avec des loix toujours égales pour tout le monde, & de régner de manière que mes sujets aient une entière liberté. C'est de lui que j'ai appris à avoir pour la philosophie un fidèle attachement, sans que rien m'en puisse jamais détourner; à être bienfaisant & libéral, à avoir toujours de l'espérance, à ne soupçonner jamais que mes amis puissent manquer d'amitié pour moi; à ne leur cacher en aucune rencontre le sujet qu'ils pourroient me donner de me plaindre d'eux, & à faire en sorte qu'ils n'aient jamais la moindre peine à deviner mes sentimens sur ce qui m'est agréable ou désagréable. Enfin, c'est lui qui m'a

appris par ſon exemple, à être ſincère & naturel.

XIV.

Maximus m'a fait voir qu'il faut être le maître de ſoi-même, & de ne ſe laiſſer jamais emporter à ſes paſſions; de conſerver du courage dans les maladies & dans tous les accidens de la vie les plus fâcheux; d'avoir les mœurs aiſées & mêlées de douceur & de gravité; d'expédier ſes affaires ſans ſe plaindre & ſans être chagrin. Il étoit d'une probité ſi reconnue que, quoi qu'il dît, on étoit perſuadé que c'étoit ſes véritables ſentimens; & quoi qu'il fît, que c'étoit ſans aucun mauvais deſſein. Il

n'admiroit jamais rien, il n'étoit ſurpris ni étonné de rien; il agiſſoit ſans précipitation & ſans lenteur; on ne voyoit jamais ſur ſon viſage aucune marque d'irréſolution, d'abattement, de chagrin, de colère ou de défiance. Il aimoit à faire du bien & à pardonner; il haïſſoit le menſonge, & il avoit un naturel ſi heureux, & un eſprit ſi droit & ſi juſte, qu'on voyoit bien que ces rares qualités étoient plutôt en lui des préſens de la nature, que des fruits de l'étude & du travail. Jamais il n'a donné lieu de ſoupçonner qu'il mépriſât quelqu'un ou qu'il s'eſtimât plus que les autres. Enfin il aimoit la raillerie, mais c'étoit une

raillerie qui n'avoit rien ni de bas ni de piquant.

XV.

La vie de mon père (a) a toujours été pour moi une leçon continuelle de clémence & de fermeté inébranlable dans les desseins formés après une mûre délibération. Il étoit insensible à la vaine gloire qui accompagne ce qu'on appelle ordinairement les honneurs : il aimoit le travail assidu : il étoit toujours prêt à écouter favorablement ceux qui avoient à proposer quelque chose d'utile à l'état ; aucune considération ne pouvoit l'empêcher de traiter chacun selon

(a) Antonin le Pieux, pere adoptif de Marc-Aurèle.

ſon mérite & ſelon les qualités qu'il reconnoiſſoit en lui. Il ſavoit uſer à propos de ſévérité & d'indulgence ; il avoit renoncé de bonne heure à l'amour ; il étoit modeſte, civil & honnête ; il avoit une amitié toujours égale pour ſes amis, dont il ne ſe laſſoit jamais, & dont il n'étoit jamais entêté. En quelque état qu'il ſe trouvât, il étoit toujours content, & paroiſſoit toujours gai. Il prévoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & dans les choſes de la plus petite conſéquence il donnoit les ordres néceſſaires ſans aucune oſtentation. Il s'oppoſoit de tout ſon pouvoir aux acclamations du peuple, & à toutes les autres marques de flatterie. Il

conſervoit avec ſoin ſes revenus qui ſont les nerfs de l'empire, & il modéroit autant qu'il lui étoit poſſible ſes dépenſes ordinaires, ſans ſe mettre en peine des plaintes & des reproches que cette exactitude lui attiroit. Il n'étoit point ſuperſtitieux dans le culte qu'il rendoit aux dieux, & ne tâchoit point de gagner la faveur du peuple par des préſens, par des flatteries & par des douceurs. Mais il étoit modéré en tout, toujours ferme, toujours égal, & auſſi attaché à toutes les bienſéances, qu'ennemi déclaré de toutes les nouveautés. Pour les commodités de la vie, qu'une grande fortune ne manque jamais de donner, il en jouiſſoit avec beau-

coup de liberté & ſans aucun faſte; mais avec la même ſimplicité dont il ſavoit en jouir, il ſavoit auſſi s'en paſſer. Il a toujours paſſé pour un homme ſage, conſommé dans les affaires, entièrement éloigné des baſſeſſes & de la flatterie, & très-capable, non-ſeulement de ſe conduire, mais auſſi de conduire les autres. Il honoroit les véritables philoſophes, & ſupportoit ceux qui ne l'étoient pas. Il étoit d'un commerce aiſé & agréable, & d'une converſation enjouée & plaiſante, mais qui ne fatiguoit jamais. Comme un homme qui n'étoit point attaché à la vie, il avoit un ſoin médiocre de ſa perſonne, ſans rechercher la bonne grace, & ſans

la mépriser; il cédoit sans envie à ceux qui excelloient, ou en éloquence, ou dans la connoissance de l'histoire, de la morale & des loix, ou de quelqu'autre science que ce pût être, & leur accordoit sa protection, afin qu'ils pussent acquérir la gloire qu'ils devoient attendre. En toutes choses il suivoit exactement les coutumes de nos pères, & n'affectoit point de faire paroître que son but étoit de les imiter. Il n'étoit ni impatient, ni inquiet, & il ne se lassoit jamais ni d'être dans un même lieu, ni de travailler long-tems à une même affaire. Il avoit peu de secrets, & ceux qu'il avoit regardoient toujours l'état. Il faisoit pa-

roître beaucoup de prudence & de modération dans les ſpectacles qu'il donnoit, dans tous les ouvrages publics, & dans les largeſſes qu'il faiſoit au peuple; & en toutes choſes il regardoit plutôt ce qu'il falloit faire, que la gloire qui lui en pouvoit revenir. Il n'étoit ni délicat pour ſa bouche, ni difficile pour ſes habits, ni ſoigneux d'avoir de beaux eſclaves. Les robes qu'il portoit ordinairement à ſa maiſon de Lorium, étoient faites dans le village voiſin. A Lanuvium il n'avoit le plus ſouvent qu'une tunique, & quand il prenoit un manteau pour aller à Tuſculum, il ſe croyoit obligé d'en faire des excuſes. Voilà quelles étoient ſes ma-

nières. Il n'avoit rien de rude, rien d'indécent, rien d'outré, enfin rien qui paſsât les bornes d'une juſte modération; & tout ce qu'il faiſoit, c'étoit avec tant de ſuite, tant d'ordre, tant de fermeté, & il y avoit un ſi grand rapport entre toutes ſes actions, qu'il ſembloit toujours qu'il avoit eu du tems pour s'y préparer. On pourroit lui appliquer ce qu'on a dit de Socrate, qu'il ſavoit également ſe paſſer & jouir des choſes dont la plupart des hommes ne peuvent, ni ſe paſſer ſans foibleſſe, ni jouir ſans emportement; & il n'y a pas de plus grande marque d'une ame forte & invincible, que de pouvoir ſe poſſéder dans l'un & dans l'autre de

ces deux états. Il fit paroître encore une conſtance merveilleuſe dans la maladie de Maximus.

XVII.

Je dois remercier les dieux de m'avoir donné de bons aïeux, un bon père, une bonne mère, une bonne ſœur, de bons précepteurs, de bons domeſtiques, de bons amis, & tout ce qu'on peut ſouhaiter de bon; de m'avoir fait la grace de ne rien faire qui ait pu les déſobliger, quoique je me ſois trouvé quelquefois en de certaines diſpoſitions où quelque choſe de ſemblable auroit bien pu m'échapper, ſi l'occaſion s'en fût préſentée; mais par un bienfait tout par-

ticulier des dieux, il ne s'est jamais offert aucune de ces occasions qui auroient pu me faire tomber dans ce malheur.

Je leur ai encore l'obligation de ce que je n'ai pas été élevé plus long-temps auprès de la concubine de mon aïeul, & de ce que j'ai préservé ma jeunesse de toutes sortes de taches. C'est par un effet de leur bonté que j'ai eu pour père un prince qui seul n'auroit pu me guérir de toute sorte d'orgueil, & me faire connoître qu'un empereur peut vivre de manière, qu'il n'aura besoin ni de gardes, ni d'habits d'or & de pourpre, ni d'avoir, la nuit dans son palais, de ces flambeaux soutenus par des statues,

ni de toutes les autres choſes qui marquent le faſte ; mais qu'il peut être habillé ſimplement, & vivre en tout comme un particulier, ſans pourtant manquer ni de vigueur ni de courage pour ſe faire obéir dans les choſes où le bien de l'état demande qu'il ſe ſerve de ſon pouvoir : que j'ai eu un frère dont les grandes qualités & les bonnes mœurs pouvoient me donner une noble émulation, & qui ne manquoit pour moi ni de reſpect, ni de tendreſſe, & des enfans bien faits de corps & d'eſprit. Je dois encore rendre graces aux dieux de ce que j'ai élevé de bonne heure ceux qui ont eu ſoin de mon éducation, aux dignités & aux em-

plois qu'ils m'ont paru ſouhaiter; & de ce que, ſous prétexte qu'ils étoient jeunes, je ne les ai pas renvoyés en les flattant de l'eſpérance que je les avancerois dans un autre tems. C'eſt par une grace toute particulière de ces mêmes dieux, que je me ſuis ſouvent appliqué à connoître véritablement quelle eſt la vie la plus conforme à la nature; de ſorte qu'il n'a pas tenu à eux, à leurs inſpirations, ni à leurs conſeils, que je ne l'aie ſuivie, & ſi je ne puis encore vivre ſelon ces règles, c'eſt ma faute; cela vient de ce que je n'ai pas obéi à leurs avertiſſemens, ou plutôt, ſi j'oſe le dire, à leurs ordres & à leurs préceptes; qu'un

corps aussi foible & aussi valétudinaire que le mien, a pu résister à toutes les fatigues que j'ai essuyées : qu'ayant été souvent en colère contre Rusticus, je n'ai rien fait dont je pusse me repentir dans la suite : que ma mère ayant à mourir fort jeune, a pourtant passé les dernières années avec moi : que toutes les fois que j'ai voulu assister quelque pauvre ou d'autres gens qui avoient besoin de mon secours, on ne m'a jamais répondu que je n'avois point de fonds pour le faire : que je ne suis jamais tombé dans la nécessité de recevoir ce même secours des autres : que j'ai une femme si douce & si complaisante, pleine de tendresse pour moi,

& d'une merveilleuſe ſimplicité de mœurs.

Ceci a été écrit dans le camp, au pays des Quades, ſur le bord du fleuve Granua.

LIVRE SECOND.

I.

IL faut ſe dire le matin quand on ſe lève : Aujourd'hui j'aurai affaire à un importun, à un ingrat, à un brutal, à un fourbe, à un envieux, à un méchant homme. Tous ces vices ne viennent à ces gens-là que de l'ignorance où ils ſont du bien & du mal. Mais pour moi, qui après avoir examiné la nature de l'un & de l'autre, ai connu que le bien n'eſt autre choſe que ce qui eſt honnête, & le mal que ce qui eſt honteux, & qui après avoir ſoigneuſement réfléchi ſur la nature de ceux qui pèchent, ai vu

qu'ils ſont tous mes parens, non-ſeulement par le ſang, mais par l'eſprit & par cette portion de la divinité qu'ils partagent avec moi, je ne ſaurois jamais ni être offenſé par aucun d'eux, car il n'eſt pas en leur pouvoir de me faire tomber dans aucun vice : ni me fâcher contre un homme qui m'eſt ſi proche : ni le haïr, car nous ſommes nés pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les mains, les paupières, les dents. Il eſt donc contre la nature de ſe nuire les uns aux autres, & c'eſt nuire que d'avoir de la haine ou de l'averſion.

II.

Tout ce que je ſuis, c'eſt un peu de chair, un peu d'eſprit,

une ame. Quitte donc les livres ; ne te travaille plus tant, tu n'en as pas le loiſir; mais reconnoiſſant que tu commences déjà à mourir, n'aie que du mépris pour cette chair qui n'eſt qu'un peu de ſang mêlé avec de la pouſſière, des os, une peau & un tiſſu de veines, de nerfs & d'artères. Conſidère enſuite ce que c'eſt que tes eſprits, un vent qui n'eſt pas toujours le même, & que l'on attire & rejette inceſſamment par la reſpiration. Il ne reſte que la troiſième partie, qui eſt l'ame. Fais donc ces réflexions, tu es vieux; ne ſouffre plus qu'elle ſoit eſclave, ne ſouffre plus qu'elle ſoit emportée par des mouvemens contraires à ſa nature,

comme une marionnette est remué par des ressorts étrangers. Ne souffre plus qu'elle se fâche de ce que les destinées lui ont envoyé, ni qu'elle veuille éviter ce qu'elles lui préparent.

III.

Tout ce qui vient des dieux porte les marques de leur providence; ce que l'on impute même au hasard, à la fortune, se fait, ou par la nature, ou par la liaison & l'enchaînement des causes que la providence régit; toutes choses prennent de là leur cours. De plus il y a une nécessité absolue que tu ne saurois changer, & il en revient une utilité pour tout l'univers dont tu fais partie. Or, ce qui est utile

au tout, & qui contribue à ſa conſervation, eſt en même-tems utile à chacune de ſes parties, & l'univers n'eſt pas moins conſervé & entretenu par les divers changemens des êtres compoſés, que par les changemens des élémens. Que cela te ſuffiſe, que ce ſoient-là tes maximes & tes règles; mais défais-toi de cette ſoif inſatiable de livres, afin que tu ne ſortes pas de la vie en murmurant, mais avec une véritable joie en remerciant les dieux.

IV.

Souviens-toi depuis quel tems tu remets à faire ces réflexions, & combien de fois tu as refuſé de te ſervir des occaſions que les dieux

t'ont présentées. Il est pourtant déjà tems de connoître de quel monde tu fais partie, & que tu es descendu de cet esprit qui gouverne l'univers. Souviens-toi aussi que le tems de ta vie est limité, & que si tu ne t'en sers pour te rendre tranquille, il s'envolera, t'emportera avec lui, & ne reviendra jamais.

V.

A toute heure applique-toi fortement, & comme homme & comme romain, à faire avec gravité, avec douceur, avec liberté & avec justice, tout ce que tu fais, & à éloigner toutes les autres pensées qui pourroient t'en détourner. Or, le moyen le plus sûr de les éloigner, c'est de faire chaque action

comme ſi elle devoit être la dernière de ta vie, ſans témérité, ſans aucune révolte contre la raiſon, ſans déguiſement, ſans amour-propre, & avec un parfait acquieſcement aux ordres des dieux. Tu vois le petit nombre de choſes qu'on a à pratiquer pour mener une vie heureuſe & divine; car les dieux ne demanderont rien davantage à celui qui ſuivra ces règles.

VI.

Tu te déshonores, mon ame, tu te déshonores; cependant tu n'auras pas toujours le tems de t'honorer toi-même; car la vie de chacun s'enfuit, & la tienne s'eſt preſque entièrement écoulée pendant que tu

négliges d'avoir du respect pour toi, & que tu fais consister ta félicité dans les jugemens des autres.

VII.

Pourquoi les choses du dehors t'occuperoient-elles ? Fais-toi du loisir pour apprendre quelque chose de bon & d'honnête, & cesse de courir çà & là comme si tu étois agité par un tourbillon. Il y a encore un autre abus à éviter, c'est que la plupart des actions de ceux qui travaillent le plus en ce monde, ne sont qu'une laborieuse oisiveté & des niaiseries d'enfant, parce qu'ils n'ont pas un but certain, auquel ils dirigent toutes leurs pensées & tous leurs efforts.

VIII.

Il arrive bien difficilement qu'on ſoit malheureux pour ne pas ſavoir ce qui ſe paſſe dans le cœur des autres ; mais il eſt impoſſible qu'on ne le ſoit, ſi l'on ignore ce qui ſe paſſe dans ſon propre cœur.

IX.

Il faut avoir toujours devant les yeux quelle eſt la nature de l'univers, & quelle eſt la ſienne ; quel rapport a celle-ci avec celle-là, & quelle partie de quel tout elle eſt, & ſe ſouvenir qu'il n'y a perſonne qui puiſſe t'empêcher de dire & de faire des choſes convenables à cette nature dont tu es une portion.

X.

Théophraste, dans la comparaison qu'il a faite des péchés, autant qu'il est possible de les comparer en suivant les vues générales, décide en grand philosophe, que ceux qui viennent de la concupiscence, sont plus grands que ceux qui viennent de la colère; car celui que la colère fait agir, semble résister à sa raison malgré lui & avec une secrète douleur; mais celui qui obéit à sa concupiscence vaincu par la volupté, paroît plus intempérant & plus efféminé dans ses fautes. C'est donc avec beaucoup de raison, & avec une vérité qui fait honneur à la philoso-

phie, qu'il a ajouté que le crime qu'on fait avec plaisir, est plus grand & plus punissable que celui qu'on fait avec douleur & avec tristesse. En effet celui qui est en colère, ressemble beaucoup plus à un homme qui a reçu quelqu'offense, & que sa douleur force à se venger; au lieu que le voluptueux se porte de son propre mouvement à l'injustice pour assouvir sa passion.

XI.

Fais & pense chaque chose comme pouvant sortir de la vie à chaque moment. S'il y a des dieux, ce n'est pas une chose bien fâcheuse que de quitter le monde, car ils ne te feront aucun mal; &, s'il

n'y en a point, ou qu'ils ne se mêlent pas des affaires des hommes, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans providence & sans dieux ? Mais il y a des dieux, & ils ont soin des hommes, & ils ont donné à chacun le pouvoir de s'empêcher de tomber dans de véritables maux; & si dans toutes les autres choses qui arrivent nécessairement, il y avoit aussi des maux qui fussent de ce nombre, les dieux y auroient pourvu, & nous auroient donné les moyens de les éviter; mais ce qui ne peut même rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse? Car si la nature avoit souffert ce dé-

ſordre, ce ſeroit donc, ou parce qu'elle l'auroit ignoré, ou parce que l'ayant connu, elle n'auroit pu ni le corriger, ni le prévenir. Or, il eſt abſurde de penſer que la nature qui gouverne le monde, ait fait, ou par ignorance, ou par impuiſſance, une ſi lourde faute, que de permettre que les biens & les maux arrivent indifféremment & ſans diſtinction aux méchans & aux bons, la mort & la vie, l'honneur & le déshonneur, la douleur & le plaiſir, la pauvreté & les richeſſes. Toutes ces choſes n'étant par elles mêmes ni honteuſes ni honnêtes, arrivent également aux bons & aux méchans. Elles ne peuvent donc être, ni de vérita-

bles maux, ni de véritables biens.

XII.

Il eſt d'une nature intelligente de penſer avec quelle vîteſſe tout s'évanouit : que l'univers abſorbe bientôt tous les corps, & que le tems en efface incontinent la mémoire ! Quels ſont tous les objets ſenſibles, & particulièrement ceux qui nous attirent par la volupté, ou qui nous rebutent par la douleur ; & ceux auxquels l'orgueil des hommes a attaché un éclat ſi généralement vanté ? combien tous ces objets ſont vils, mépriſables, honteux, ſujets à la corruption & à la mort même. Elle doit penſer encore qui ſont ceux dont les opinions & les ſuffrages donnent la réputation

& dispensent la gloire; ce que c'est que la mort, & se souvenir que si l'on considère cette mort en la séparant dans son imagination des fausses idées qu'on y attache, on trouvera que ce n'est autre chose qu'un ouvrage de la nature; or, de craindre un ouvrage de la nature, c'est être enfant; & non-seulement c'est un ovrage de la nature, mais un ouvrage qui lui est utile. Sur-tout elle doit bien considérer de quelle manière l'homme est uni à la divinité, par quel endroit il en fait partie, & ce que deviendra cette partie, quand elle aura quitté le corps.

XIII.

Il n'y a rien de plus misérable

qu'un homme qui veut tout connoître & tout embrasser, & qui non content de sonder les abîmes de la terre, veut encore par ses conjectures pénétrer dans l'esprit des autres hommes; sans se souvenir qu'il lui doit suffire de connoître cette divinité qu'il a au-dedans de lui, & de lui rendre le culte qui lui est dû. Le culte qu'elle demande consiste à la tenir libre de passion, à la garantir de la témérité, & à faire qu'elle ne soit jamais fâchée de ce que font les dieux ou les hommes: car ce que font les dieux mérite nos respects à cause de la vertu; & ce que font les hommes mérite notre amour à cause de la parenté qui est entre nous.

XIV.

Quand tu aurois à vivre trois mille ans, & trente mille encore par-dessus, souviens-toi que l'on ne perd d'autre vie que celle que l'on a, & que l'on n'a que celle qu'on doit perdre. Il n'y a donc point de différence entre la plus longue & la plus courte vie : car le tems présent est égal pour tout le monde, quoique celui qui est passé ne le soit pas; or, le tems qu'on perd en perdant la vie, n'est qu'un moment : car personne ne peut perdre ni le passé ni l'avenir. En effet comment seroit-il possible d'ôter à quelqu'un ce qu'il n'a pas? Il faut donc se souvenir de

ces deux points, l'un que de toute éternité toutes choſes ſont ſemblables, qu'elles font toujours un cercle, & qu'il n'y a point de différence entre voir les mêmes choſes pendant vingt ou trente ans, & les voir pendant un tems infini; & l'autre, que celui qui vit le plus long-tems & celui qui meurt fort jeune, font tous deux la même perte; car ils ne perdent que le tems préſent, qui eſt le ſeul dont ils jouiſſent; perſonne, comme je l'ai déjà dit, ne pouvant jamais perdre ce qu'il n'a pas.

X V.

Tout n'eſt qu'opinion. Cela eſt aſſez clairement prouvé par ce que

Monyme, philoſophe cinique, en écrit dans ſes ouvrages. L'utilité de ce qu'il dit eſt aſſez ſenſible, ſi on n'en prend que ce qui eſt conforme à la vérité.

X V I.

L'ame de l'homme ſe déshonore en pluſieurs manières, dont voici les principales. Elle ſe déshonore, lorſqu'elle devient, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, comme une eſpèce d'abcès & d'enflure dans le corps du monde : car d'être fâché de ce qui arrive, c'eſt ſe retirer & ſe ſéparer de la nature univerſelle, qui comprend & enferme en elle-même toutes les natures de tous les êtres particuliers. Elle ſe désho-

nore quand elle a de l'averſion pour quelqu'un, & qu'elle va contre lui pour lui nuire, comme cela arrive dans la colère. Elle ſe déshonore lorſqu'elle ſe laiſſe vaincre par la volupté & par la douleur. Elle ſe déshonore lorſqu'elle uſe de diſſimulation, & que dans ſes paroles ou dans ſes actions, elle emploie la feinte ou le menſonge. Elle ſe déshonore lorſqu'elle ne rapporte à aucun but ſes actions ni ſes mouvemens, mais qu'elle agit témérairement, ſans deſſein & ſans ſuite : car juſques aux moindres choſes, tout doit être rapporté à une fin ; or, la fin que tout homme raiſonnable doit ſe propoſer, c'eſt de ſuivre la raiſon & les

loix

loix de cet univers, qui eſt la plus ancienne des villes & des républiques.

XVII.

Tout le tems de la vie de l'homme n'eſt qu'un point; la matière dont il eſt compoſé n'eſt qu'un changement continuel; ſes ſens ſont émouſſés & incertains; ſon corps n'eſt qu'une corruption, l'eſprit qui l'anime qu'un vent ſubtil, ſa fortune qu'une nuit obſcure, & ſa réputation qu'un fantôme. Pour tout dire en un mot, ce qui eſt du corps a la rapidité d'un fleuve; ce qui eſt de l'eſprit eſt une fumée & un ſonge; la vie eſt un combat perpétuel & un voyage dans une terre

étrangère ; enfin la réputation dont l'homme ſe flatte après ſa mort, n'eſt qu'un oubli. Qu'eſt-ce donc qui peut le conduire heureuſement dans une route ſi difficile ? C'eſt la philoſophie ſeule. Cette philoſophie conſiſte à conſerver ſon ame entière & pure, toujours maîtreſſe de la volupté & de la douleur ; à ne permettre jamais qu'elle faſſe rien témérairement, qu'elle uſe de diſſimulation, ni qu'elle s'éloigne de la vérité, & à faire en ſorte qu'elle ſoit toujours ſuffiſante à elle même, qu'elle n'ait jamais beſoin qu'un autre faſſe quelque choſe, ou qu'il ne la faſſe pas ; de plus, qu'elle reçoive tout ce qui lui arrive comme venant du même lieu d'où elle

eſt ſortie; qu'elle attende toujours la mort avec un eſprit tranquille, & comme ſachant bien que cette mort n'eſt autre choſe que la diſſolution des élémens dont chaque animal eſt composé : car s'il n'arrive jamais rien de fâcheux aux élémens mêmes qui ſouffrent ces changemens continuels, & qui ne font que paſſer toujours de l'un à l'autre, pourquoi appréhenderoit-on la diſſolution & le changement de tout le corps, puiſque ce changement & cette diſſolution ſont ſelon la nature. Or, tout ce qui eſt ſelon la nature, ne peut être un mal.

Ceci a été écrit à Carnunte.

LIVRE TROISIÈME.

I

Non-seulement il faut penser que notre vie se consume chaque jour, & devient plus courte, mais encore il faut considérer que, si on vit long-tems, on n'est pas assuré de conserver la même force d'esprit & le jugement nécessaire pour la contemplation & pour l'intelligence des choses divines & humaines : car dès le moment qu'on tombe en enfance, on conserve bien les facultés de transpirer, de se nourrir, d'imaginer, de desirer, & toutes les autres de cette nature, mais de se servir de soi-même,

de remplir ſes devoirs, d'examiner la vérité de ſes préjugés, & d'être en état de juger s'il eſt tems de quitter la vie; enfin tout ce qui demande une raiſon mâle & bien exercée, tout cela eſt déjà éteint en nous. Il faut donc ſe hâter, non-ſeulement parce qu'on approche tous les jours plus près de la mort, mais auſſi parce que la connoiſſance & l'intelligence des choſes nous abandonnent ſouvent avant que nous mourions.

II.

Il faut conſidérer que les choſes qui arrivent fortuitement ou néceſſairement aux êtres que la nature produit, ont quelque choſe d'agréa-

ble & de charmant, comme ces parties du pain, qui dans le four s'entr'ouvrent & se séparent : car ces mêmes parties que la force du feu a séparées & désunies contre le dessein du boulanger, ne laissent pas de donner certaine grace au pain, & d'exciter à le manger. Tout de même les figues les plus mûres se rident & se fendent, & ce qui approche de la pourriture, donne de la beauté aux olives qui commencent à mûrir. Les épics qui baissent la tête, la férocité du lion, l'écume du sanglier, & plusieurs autres choses semblables, si on les regarde séparément, n'ont rien qui approche de la beauté; cependant parce qu'elles accompagnent

les êtres que la nature produit, elles leur donnent de l'agrément & plaisent aux yeux. Par la même raison, si quelqu'un a l'esprit assez fort & assez profond pour contempler & connoître toutes les choses qui arrivent dans cet univers, il n'en trouvera presque pas une, non pas même de celles qui arrivent en conséquence & à la suite des autres, qui n'ait ses graces particulières, & qui ne serve à relever la beauté du tout dont elle fait partie. Ainsi, il ne verra pas avec moins de plaisir les bêtes féroces vivantes, qu'il les verroit dans les ouvrages des statuaires & des peintres. Il trouvera que les vieilles & les vieillards ont leur beauté aussi

bien que les jeunes gens, & il verra avec les mêmes yeux les uns & les autres. Enfin il découvrira dans une infinité de ſemblables ſujets, des beautés qui ne ſont pas ſenſibles à tout le monde, mais ſeulement à ceux qui ſont accoutumés à la nature & à ſes ouvrages.

III.

Hyppocrate, après avoir guéri pluſieurs maladies, eſt mort lui-même de maladie. Ceux qui ont fait profeſſion de prédire la mort aux autres, ont enfin ſubi leur deſtinée. Alexandre, Pompée, Céſar, après avoir détruit de fond en comble tant de villes & défait tant de milliers d'hommes dans les

combats, font enfin morts à leur tour. Héraclite ayant fi long-tems difcouru fur l'embrâfement qui devoit confumer le monde, a fini par les eaux qui ont rempli fes entrailles, & il eft mort tout couvert de fumier. Démocrite eft mort mangé des poux, & c'eft une autre efpèce de vermine qui a fait mourir Socrate.

A quoi aboutiffent tous ces difcours? Tu t'es embarqué, tu as fait ta courfe, tu es abordé où tu devois aller, fors du vaiffeau. Si tu en fors pour arriver à une autre vie, tu y trouvera des dieux; & fi tu es privé de tout fentiment, tu cefferas d'être fous le joug des douleurs & des voluptés, & de

fervir à un vafe fi fort au deffous de ce que tu es : car ici fans contredit la partie qui fert eft plus excellente, puifque c'eft l'efprit cette divinité qui eft au-dedans de toi; au lieu que l'autre n'eft que du fang & de la pouffière.

IV.

Ne confume point le tems qui te refte à vivre, à penfer aux autres, quand cela n'eft d'aucune utilité pour le public : car ces penfées te priveront d'une autre chofe qui t'eft plus importante, je veux dire qu'ayant l'efprit occupé de ce que celui-ci ou celui-là fait, pourquoi il le fait, de ce qu'il penfe, ou de ce qu'il veut entreprendre; toutes

ces choſes te feront errer hors de toi-même & t'empêcheront d'être attentif à conduire & à obſerver ta propre raiſon. Il faut donc éviter toutes les penſées vaines & inutiles, ſur-tout celles que la curioſité & la malice font naître. Tu dois auſſi t'accoutumer à ne penſer aucune choſe ſur quoi, ſi quelqu'un te demandoit tout d'un-coup ce que tu penſes, tu ne puſſes répondre avec liberté & ſur-le-champ; *Je penſois cela & cela;* afin que par là tu faſſes connoître que tu n'as rien dans le cœur qui ne ſoit pur, ſimple, bon, & qui ne convienne à un homme qui eſt né pour la ſociété, qui rejette entièrement les penſées de luxe & de volupté,

qui méprise les vaines disputes, l'envie, les soupçons, & enfin tout ce que tu ne pourrois avouer sans honte. Un homme comme celui-là, qui ne remet point de jour à autre à se rendre plus parfait, doit être regardé comme le prêtre & comme le ministre des dieux, servant toujours la divinité qui est consacrée au-dedans de lui comme dans un temple. C'est cette divinité propice qui le rend indomtable à la volupté, invulnérable à la douleur, insensible aux injures & aux violences, & inaccessible aux vices & à tous les desirs déréglés. C'est elle qui le rend un vaillant athlète dans le plus grand de tous les combats qu'il faut soutenir, pour ne se laisser vaincre

vaincre par aucune de ſes paſſions; qui lui donne une juſtice dont il eſt entièrement pénétré. C'eſt elle enfin qui lui fait recevoir avec plaiſir tout ce qui lui arrive par les ordres de la providence, & qui l'occupant tout entier, ne lui laiſſe le tems de penſer à ce que les autres penſent, diſent ou font, que dans des néceſſités preſſantes, & lorſqu'il y va de l'intérêt du public : car il ne s'occupe qu'à faire les choſes qui ſont de lui, & il ne penſe qu'à celles qui lui ſont aſſignées par la nature univerſelle. Il tâche de perfectionner la beauté de celles-là, & il eſt convaincu de la bonté de celles-

ci : car ce qui eſt deſtiné à chacun lui eſt convenable & utile, & tend avec lui à la même fin. Il ſe ſouvient qu'il y a une étroite union & parenté entre tous les êtres raiſonnables, & qu'il eſt de la nature de l'homme d'avoir ſoin de tous les hommes. Il ne recherche pas l'eſtime de tout le monde indifféremment, mais ſeulement de ceux qui vivent conformément à la nature ; & pour ceux qui vivent d'une autre manière, il a toujours devant les yeux quels ils ſont dans leur domeſtique, en public, le jour, la nuit, & dans quelles compagnies ils ſont confondus, &, pour ainſi dire, embourbés. Enfin, il ne fait aucun cas de plaire à des

gens qui ne se plaisent pas à eux-mêmes.

V.

Ne fais rien malgré toi, rien que tu ne rapportes à l'utilité publique, rien que tu n'aies auparavant bien examiné, & rien enfin par caprice ou par passion. Evite de trop parler, & ne te mêle point de beaucoup d'affaires. Que le dieu qui est au-dedans de toi, conduise & gouverne un homme mâle, un bon vieillard, un citoyen, un romain & un empereur, qui s'est lui-même mis en état, qu'il n'attende que le son de la trompette, pour sortir de la vie sans aucun retardement. N'aie jamais recours au serment ni au témoignage d'autrui,

pour confirmer tes paroles. Qu'il paroiſſe toujours de la gaîté ſur ton viſage. Accoutume-toi à te paſſer du ſervice des autres & du repos qu'ils te peuvent procurer. En un mot, ſois ferme & droit par toi-même, & n'aie point d'autre appui.

VI.

Si dans la vie tu trouves quelque choſe de meilleur que la juſtice, la vérité, la tempérance & la force d'eſprit, en un mot, qu'une ame contente d'elle-même dans tout ce qu'elle fait ſelon les règles de la raiſon, & ſatisfaite de ſa deſtinée dans tout ce qui lui arrive contre ſon gré; ſi tu trouves, dis-je, quelque choſe

de meilleur, attache-toi de tout ton cœur à ce bien inestimable, & jouis de ce trésor que tu as trouvé. Mais si tu ne vois rien de meilleur que cette partie de la divinité qui a son temple au-dedans de toi, qui se rend toujours la maîtresse de tous ses mouvemens, qui examine avec soin toutes ses pensées, qui, comme disoit Socrate, se délivre de la tyrannie des passions qui agitent les sens, qui est toujours soumise aux dieux, & qui a toujours soin des hommes : si toutes les choses te paroissent petites & méprisables auprès d'elle, ne donne place à aucune : car t'y étant une fois soumis, il ne dépendra plus de toi de t'en défaire pour t'attacher uniquement à ce bien qui

t'eſt véritablement propre, & qui eſt à toi. Il n'eſt pas juſte que rien d'étranger vienne tenir tête à ce véritable bien qui eſt l'unique auteur de la ſociété & de la raiſon. Je dis rien d'étranger, comme les applaudiſſemens du peuple, les principautés, les richeſſes & les voluptés : car pour peu que nous donnions entrée à tout cela, il prend d'abord le deſſus, & nous entraîne avant que nous y prenions garde. Choiſis donc librement & ſimplement tout ce qui te paroît le meilleur, & t'y attache de toutes tes forces. Ce qui eſt meilleur, c'eſt ce qui eſt utile, & voici une règle sûre pour le diſcerner : tout ce qui t'eſt utile, en tant que tu es

animal raiſonnable, c'eſt ce qu'il faut retenir ; & tout ce qui ne t'eſt utile qu'en tant que tu es ſimplement animal, c'eſt ce qu'il faut rejetter. Conſerve ſeulement ton jugement libre & dégagé de toutes ſortes de préjugés, afin qu'il puiſſe faire ſûrement cette différence.

VII.

Garde-toi bien d'eſtimer jamais comme utile une choſe qui te forcera un jour à manquer de foi, à violer la pudeur, à haïr, ſoupçonner ou maudire quelqu'un, à être diſſimulé, à deſirer des choſes qui demandent des murailles ou des voiles pour être cachées. Celui qui n'eſtime que ſon ame, c'eſt-à-dire,

ſon propre génie, & le culte qu'on rend à ſes vertus, ne fait rien qui ſente la tragédie. Il ne s'abandonne point aux gémiſſemens; il ne demande ni la ſolitude, ni le grand monde; & ce qui eſt encore plus conſidérable, il vit ſans crainte & ſans deſir. Il ne ſe met point en peine quel tems il a encore à jouir de la vie, il eſt toujours prêt à la quitter, comme à faire toute autre action honnête & vertueuſe; enfin ſon unique ſoin, pendant qu'il eſt ſur la terre, c'eſt de tenir toujours ſon ame en état de faire tout ce qui eſt propre à l'homme & utile à la ſociété.

VIII.

Dans l'ame d'un homme tempérant & purgé de toutes les paſſions, il n'y a jamais de meurtriſſure, ni de corruption cachée ; jamais la parque ne le ſurprend, & ne tranche ſa vie avant qu'elle ſoit complette, comme ſi c'étoit un comédien qui ſe retirât avant qu'il eût achevé de jouer ſa pièce. De plus il n'y a ni baſſeſſe, ni orgueil, rien de forcé, ni de déchiré, rien qui craigne la cenſure, ni qui cherche l'obſcurité.

IX.

Reſpecte & cultive ton imagination, car tout dépend d'elle, afin

qu'elle n'engendre point dans ton esprit des opinions contraires à la nature & indignes de la raison. Or ce que la nature & la raison demandent, c'est que tu retiennes ton consentement, que tu aimes les hommes, & que tu obéisses aux dieux. Rejettant donc tous autres soins, ne t'attache qu'à ces trois choses, & souviens-toi que le seul tems qu'on vit, c'est le présent, qui n'est qu'un point; tout le reste du tems est ou passé ou incertain. La vie de chacun n'est donc qu'un moment; le lieu où il la passe, qu'un petit coin de terre; & la réputation la plus durable, qu'une chimère qui s'évanouit bientôt, & qui passe successivement à des hom-

mes, qui mourant presque dès qu'ils sont nés, bien loin d'avoir le tems de connoître ceux qui sont morts avant eux, n'ont pas celui de se connoître eux-mêmes.

X.

A toutes les règles que je t'ai données, tu peux encore ajouter celle-ci ; c'est de faire toujours une définition ou une description exacte de tout ce qui peut tomber dans la pensée, de sorte qu'on voye précisément sa matière, que l'on connoisse toutes ses parties séparément, & qu'on sache son véritable nom & le nom des choses dont il est composé & dans lesquelles il sera dissous : car il n'y a rien qui rende

l'ame si grande, que d'examiner avec méthode & avec vérité tout ce qui peut arriver dans la vie, & d'y faire une telle attention, que l'on connoisse d'abord quelle partie du monde cela regarde, à quel usage il est destiné, de quelle considération il est par rapport à l'univers, & par rapport à l'homme, qui est le citoyen de cette ville céleste, dont toutes les autres villes ne sont que comme les hôtelleries & les maisons. Qu'est-ce donc qui frappe présentement mon imagination? de quoi est-il composé? quel doit être le tems de sa durée? quelle vertu faut il lui opposer? la douceur? la force? la vérité? la fidélité? la simplicité? la

frugalité? la ſageſſe? Sur chaque accident il faut donc dire : Cela vient de dieu, c'eſt une ſuite des cauſes établies par ſa providence, ou un effet du haſard. C'eſt l'action d'un homme qui vient de même lieu que moi, qui participe à la même raiſon, & qui ignore ce qui eſt propre & convenable à ſa nature. Mais moi, je ne l'ignore pas : c'eſt pourquoi je me comporte envers lui humainement & juſtement, ſuivant les loix naturelles de la ſociété; & dans toutes les choſes indifférentes, je tâche d'en juger de même, & de donner à chacune ſon véritable prix.

XI.

Si tu ſuis la droite raiſon dans tout ce que tu fais, & qu'il te ſuffiſe de t'en acquitter avec ſoin, avec douceur & avec courage, ſans y joindre rien d'étranger, & en conſervant ton eſprit pur & net, comme ſi tu devois le rendre ſur l'heure; en un mot, ſi tu es uniquement appliqué à ce que tu fais ſans rien craindre, & content de faire une action qui eſt ſelon la nature, & de dire la vérité en tout, tu vivras bien. Or il n'y a perſonne qui puiſſe t'empêcher de le faire.

XII.

Comme les médecins tiennent

toujours prêts & ſous la main tous les inſtrumens néceſſaires pour les opérations imprévues qu'ils peuvent avoir à faire, aie de même tout prêts les préceptes qui te peuvent aider à connoître les choſes divines & humaines, & à faire la plus petite choſe, en te ſouvenant toujours du lien qui lie les unes avec les autres. Car tu ne feras jamais bien aucune choſe purement humaine, ſi tu ne connois les rapports qu'elle a avec les choſes divines; ni aucune choſe divine, ſi tu ne fais toutes les liaiſons qu'elle a avec les choſes humaines.

XIII.

Ainſi tu n'auras le tems de lire

ni les commentaires de ta vie, ni les faits des anciens Grecs & Romains, ni les recueils que tu as faits des anciens auteurs, & que tu as mis à part pour t'en ſervir dans ta vieilleſſe. Hâte-toi donc de parvenir à ta fin, & renonçant à toutes tes vaines eſpérances, aide-toi toi-même, ſi tu as autant de ſoin de toi, qu'il t'eſt permis d'en avoir.

XIV.

Les hommes ne ſavent pas toutes les différentes ſignifications qu'ont ces mots, *dérober*, *ſemer*, *acheter*, *ſe repoſer*, *voir ce qu'il faut faire*; c'eſt ce qui ne ſe voit pas avec les yeux du corps, mais avec certains autres yeux.

XV.

Nous avons un corps, une ame animale & un esprit intelligent. Les sens appartiennent au corps, les mouvemens & les appétits à l'ame, & les opinions à l'esprit. Imaginer quelque chose, se faire une image d'un objet, cela nous est commun avec les animaux; être remué & agité par ses passions comme une marionnette par ses ressorts, cela nous est commun avec les bêtes les plus féroces, avec tous les efféminés & avec les monstres, comme Phalaris & Néron; suivre son esprit pour guide dans toutes les actions extérieures qui paroissent des devoirs utiles, cela

auſſi nous eſt commun avec les athées, avec ceux qui abandonnent lâchement leur patrie, & avec ceux qui commettent toutes ſortes de crimes, quand leurs portes ſont bien fermées. Si donc toutes ces choſes nous ſont communes avec tout ce que je viens de dire, la ſeule qui reſte, & qui eſt le propre de l'homme de bien, c'eſt d'aimer & d'embraſſer tout ce qui lui arrive & qui lui eſt deſtiné, de ne point profaner ni troubler par une foule d'imaginations & d'idées, ce génie qui eſt conſacré dans ſon cœur comme dans un temple; mais de ſe le conſerver toujours propice, & de lui obéir comme à un dieu, en ne diſant jamais rien

que de vrai, & en ne faisant rien que de juste. Que si tous les hommes s'opiniâtrent à ne vouloir pas croire qu'il vit simplement, modestement & tranquillement, il ne se fâche pas contr'eux, & il ne laisse pas de continuer le chemin qui le mène à la fin de sa vie, à laquelle il faut arriver pur, tranquille, libre, détaché de tout, en se conformant à sa destinée, sans violence & de tout son cœur.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

QUAND la partie ſupérieure de nous-mêmes ſuit ſa nature, elle eſt diſpoſée de manière ſur tous les accidens, qu'elle change d'objet ſans peine, & va à ce qui eſt poſſible & qui lui eſt préſenté. Car elle n'a aucune prédilection pour aucune choſe ; & quand elle ſe porte à ce qui lui a paru le meilleur, c'eſt toujours avec exception, & de tous les obſtacles qui la traverſent, elle en fait l'objet & la matière de ſon action, comme le feu qui ſe rend le maître de tout ce que l'on jette dedans. Des ma-

tières entaſſées éteindroient une petite lampe ; mais un feu bien allumé & bien ardent ſe les rend propres, les conſume dans un moment, & n'en devient que plus fort.

II.

Ne fais jamais rien légèrement & ſans y employer toutes les règles de l'art.

III.

Les hommes ſouhaitent des lieux de retraite à la campagne, ſur le rivage de la mer, ſur les montagnes ; & c'eſt ce que tu ſouhaites toi-même avec beaucoup d'empreſſement. Or cela n'eſt pardon-

nable qu'aux ignorans. A toute heure n'eſt-il pas en ton pouvoir de te retirer au-dedans de toi? L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille, ni où il ſoit avec plus de liberté, que dans ſa propre ame, ſur-tout s'il a au-dedans de lui de ces choſes précieuſes, qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une parfaite tranquillité. J'appelle tranquillité le bon ordre & lab onne diſpoſition de l'ame. Retire-toi donc ſouvent dans une ſi délicieuſe retraite; reprens-y de nouvelles forces, & tâche de t'y rendre toi-même un homme nouveau; aies-y toujours ſous ta main certaines maximes courtes & principales, qui ſe repréſentant à toi, ſuffiront

pour diſſiper tous tes chagrins, & pour te renvoyer en état de ne te fâcher d'aucune des choſes que tu vas retrouver dans le monde. Car de quoi te fâcherois-tu? De la malice des hommes? Si tu te ſouviens bien de cette vérité, que les animaux raiſonnables ſont nés les uns pour les autres; que c'eſt une partie de la juſtice que de les ſupporter, & que c'eſt toujours malgré eux qu'ils pèchent; ſi tu penſes combien de gens qui ont eu des inimitiés capitales, des ſoupçons, des haines, des querelles, ſont morts enfin & réduits en cendre, tu ceſſeras de te tourmenter. Mais peut-être ſeras-tu fâché des choſes qui arriveront ſelon l'ordre de la nature univer-

ſelle : remets-toi d'abord dans l'eſprit ce raiſonnement, *Ou c'eſt la providence qui régle tout, ou c'eſt le haſard;* penſe même aux argumens par leſquels on t'a prouvé que l'univers eſt comme une ville. Mais les choſes purement corporelles te toucheront : tu n'as qu'à faire cette réflexion : que notre ame, quand elle s'eſt bien recueillie en elle-même, & qu'elle connoît bien ſon pouvoir, ne ſe mêle point du tout avec nos eſprits tourmentés par la douleur, ou flattés par la volupté, & tu n'as qu'à appeler à ton ſecours tout ce que tu as entendu dire de ces deux paſſions. Quoi donc, ſera-ce le deſir de la gloire qui te déchirera ? Penſe

avec

avec quelle rapidité toutes choses tombent dans l'oubli; remets-toi devant les yeux le chaos & l'abîme infini du tems qui te suit & qui te précède, la vanité des acclamations & des applaudissemens, l'inconstance & le peu de jugement du peuple qui croit te louer, la petitesse du lieu où se bornent toutes ces louanges : car toute la terre n'est qu'un point, & tout ce qui est habité n'en est qu'une très-petite partie. Combien se trouvera-t-il de gens dans ce petit coin de terre qui te loueront ? & quelle espece de gens sera-ce ? La seule chose que tu as donc à faire, c'est de te retirer dans cette petite partie de toi-même, que je t'ai indi-

quée. Sur-tout ne te tourmente point, ne ſois point opiniâtre, mais ſois libre, & regarde toutes choſes comme un homme mâle & fort, comme un citoyen & un mortel. Parmi les vérités & les maximes que tu dois avoir toujours devant les yeux, il ne faut pas oublier ces deux-ci; la première, que les choſes ne touchent point d'elles-mêmes notre ame; elles demeurent dehors fort tranquilles, & le trouble qui nous ſaiſit ne vient que du jugement que nous en faiſons; l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment & ne ſera plus; & pour t'en convaincre, tu n'as qu'à penſer à tous les changemens que tu as vus & qui

ſe ſont faits en ta préſence. En un mot, le monde n'eſt que changement, & la vie qu'opinion.

I V.

Si l'intelligence nous eſt commune à tous, la raiſon qui nous rend animaux raiſonnables, l'eſt auſſi. Si la raiſon l'eſt, la raiſon qui ordonne ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter, l'eſt encore. Cela étant, la loi eſt commune ; la loi étant commune, nous ſommes donc concitoyens ; ſi nous ſommes concitoyens, nous vivons donc ſous une même police, & le monde eſt une ville par conſéquent. Hé, ſous quelle autre police que ſous celle du monde pourroit-on croire que tous les hommes fuſſent généralement

réunis ! Mais cette intelligence raisonnable & soumise à une même loi, d'où nous vient-elle ? est-ce de cette grande ville ou d'ailleurs ? car comme tout ce que j'ai de terrestre vient d'une certaine terre, que ce que j'ai d'humide vient d'un autre certain élément, que ce que j'ai de spirituel vient de l'air, & que ce que j'ai de feu vient de sa source particulière, rien ne pouvant être fait de rien, ni se réduire à rien, il faut tout de même que cette intelligence vienne de quelqu'endroit.

V.

La mort, comme la naissance, est un mystère de la nature. L'une est le mêlange & l'union, & l'au-

tre, la diſſolution & la ſéparation des mêmes principes. Il n'y a rien-là de honteux, car il n'y a rien qui ne ſoit propre à la nature de l'animal raiſonnable, & conforme à l'ordre de ſa conſtitution.

VI.

Ces ſortes de gens ne ſavent faire que de ces actions. Il y a une force majeure qui les entraîne; & ne vouloir pas que cela arrive, c'eſt ne vouloir pas que le figuier ait un lait amer. Enfin ſouviens-toi que dans un petit eſpace de tems, ni un tel homme, ni toi-même, ne ſerez plus, & que, dans un autre petit eſpace, ſon nom & le tien ſeront entièrement effacés de la mémoire des hommes.

VII.

Chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune, je suis perdu! Or cette plainte étant chassée, le mal ne subsiste plus.

VIII.

Tout ce qui ne rend pas l'homme pire qu'il n'étoit, ne sauroit rendre sa vie plus mauvaise, & ne le blesse ni au-dedans ni au-dehors.

IX.

C'est pour son utilité propre que la nature est forcée de faire ce qu'elle fait.

X.

Si tu examines exactement tou-

tes choses, tu trouveras que tout ce qui arrive, arrive justement; je ne dis pas seulement parce qu'il arrive en conséquence de certaines causes, mais parce qu'il arrive selon l'ordre de la véritable justice, & qu'il vient d'un être supérieur, qui distribue à chacun ce qui lui est dû. Prens-y donc bien garde, comme tu as déjà commencé; & tout ce que tu fais, fais-le dans la vue de te rendre homme de bien; je dis homme de bien véritablement & proprement, & non pas selon le langage ordinaire des hommes. Souviens-toi de cela dans toutes tes actions.

XI.

N'aie jamais des choses l'opinion que celui qui t'offense en a ou qu'il veut que tu en aies, mais examine-les, & vois ce qu'elles sont véritablement.

XII.

Il faut que tu aies toujours ces deux maximes, l'une de faire pour l'utilité des hommes tout ce que demande la condition de législateur & de roi; & l'autre, de changer de résolution toutes les fois que des gens habiles te donneront de meilleurs avis ; mais il faut toujours que ce changement se fasse par des motifs de justice & d'uti-

lité publique, & jamais pour ton propre plaiſir, pour ton intérêt, ou pour ta gloire particulière.

XIII.

As-tu la raiſon en partage? Oui, je l'ai. Pourquoi donc ne t'en ſers-tu pas? Et ſi tu t'en ſers, & qu'elle faſſe bien ſes fonctions, que demandes-tu davantage?

XIV.

Tu as été formé comme une partie de cet univers, & tu retourneras dans les mêmes parties qui t'ont formé, ou plutôt après ce changement, tu ſeras reçu dans la raiſon univerſelle qui eſt le principe des choſes.

La mort pend ſur ta tête. Sois donc homme de bien pendant que tu vis, & que tu le peux.

XVIII.

Combien de tems gagne celui qui ne prend pas garde à ce que ſon prochain dit, fait, ou penſe; mais qui eſt attentif à ce qu'il fait lui-même, afin de ſe rendre juſte & ſaint!

XIX.

C'eſt un précepte d'Agathon, ne regarde point aux mœurs corrompues de ton prochain, mais va toujours ton chemin tout droit, & marche ſur la même ligne ſans jamais t'en détourner.

XX.

Celui qui eſt ébloui par l'éclat de la réputation qu'il laiſſera après ſa mort, ne ſe ſouvient pas que ceux qui parleront de lui mourront bientôt eux-mêmes, que ceux qui viendront enſuite, mourront auſſi, & toûjours de même, juſqu'à ce que ſa mémoire paſſant ſucceſſivement par des honmes qui meurent en admirant, ſoit entièrement abolie. Mais ſuppoſons que ceux qui te loueront ſoient immortels, & que ta réputation ſoit immortelle; qu'eſt-ce que cela te fait, je ne dis pas quand tu es mort, mais pendant tout le temș même que tu es en vie? Car, qu'eſt-ce que la louange

ſeule

ſeule & conſidérée ſans une certaine utilité qui en revient? Renonce donc, pendant qu'il eſt encore tems, à ce vain préſent de la nature, pour t'attacher déſormais à quelque choſe de plus ſolide & de plus parfait.

XXI.

Tout ce qu'il y a de beau, eſt beau par lui-même, il renferme & contient en ſoi toute ſa beauté, ſans que la louange en faſſe aucune partie. La louange donc ne rend ni pire ni meilleur ce qui eſt loué. Ce que je dis-là s'étend ſur toutes les choſes qu'on appelle vulgairement belles, comme ſur les choſes matérielles & ſur les ouvra-

ges de l'art. En effet, tout ce qui eſt véritablement beau, n'a beſoin d'aucune autre choſe, non plus que la foi, la vérité, la charité & la modeſtie. Car qu'y a-t-il là que la louange embelliſſe, ou que le blâme puiſſe gâter? Une émeraude, pour n'être pas louée, en eſt-elle moins belle? N'en eſt-il pas de même de l'or, de l'yvoire, de la pourpre, d'une épée, d'une fleur & d'un arbriſſeau?

XXII.

Si les ames demeurent après la mort, comment l'air peut-il les contenir depuis tant de ſiècles? Mais je te réponds : comment la terre peut-elle contenir tous les corps

qui y ſont enterrés ? Comme les corps, après avoir été quelque tems dans le ſein de la terre, ſe changent & ſe diſſolvent pour faire place à d'autres : de même les ames qui ſe ſont retirées dans l'air, après y avoir été un certain terme, ſe changent, s'écoulent, s'enflamment & ſont reçues dans la raiſon univerſelle; & de cette manière, elles font place à celles qui leur ſuccèdent. Voilà ce qu'on peut répondre, en ſuppoſant que les ames ſubſiſtent après la mort. D'ailleurs on peut rendre cela ſenſible, non-ſeulement par l'exemple des corps qu'on enterre, comme je viens de dire, mais encore par la quantité prodigieuſe d'animaux qui ſont

mangés tous les jours par les autres animaux & par nous-mêmes. Car conſidère la quantité qui s'en conſume, & qui eſt comme enterrée dans les entrailles de ceux qui s'en nourriſſent; cependant un même lieu ſuffit pour les recevoir, parce qu'il les convertit en ſang & en leurs parties aériennes & ignées.

XXIII.

Il ne faut point s'écarter, ni ſe laiſſer emporter au torrent; mais il faut ſuivre toujours la juſtice dans ſes mouvemens, & la vérité dans ſes opinions.

XXIX.

O univers ! tout ce qui t'accom-

mode, m'accommode; tout ce qui eſt de ſaiſon pour toi, ne peut être pour moi ni prématuré ni tardif. O nature! tout ce que tes ſaiſons m'apportent, je le trouve un fruit délicieux. Tout vient de toi, tout eſt en toi, & tout retourne à toi. Quelqu'un dit dans une tragédie : *O chère ville de Cecrops*! Et toi, ne dirastu point : *O chère ville de dieu!*

X X V.

Démocrite a dit : *Fais peu de choſe, ſi tu veux être tranquille!* mais n'auroit-il pas été mieux de dire : Fais toutes les choſes néceſſaires, & tout ce que la raiſon demande d'un homme né pour la ſociété, & comme elle demande? Car

on trouve là tout ensemble, & la tranquillité qui vient de faire le bien, & celle qui vient de faire peu de chose. En effet, si de tout ce que nous disons & que nous faisons, nous retranchions ce qui n'est point nécessaire, nous aurions & plus de tems & moins de chagrin. C'est pourquoi, sur chaque chose, il faut se demander : cela n'est-il point du nombre des choses non nécessaires ? Or il faut retrancher, non-seulement les actions inutiles, mais aussi les pensées ; car les pensées inutiles étant retranchées, les actions superflues le sont aussi.

XXVI.

Essaie comme tu te trouveras de mener la vie d'un homme de bien,

je veux dire d'un homme qui se plaît aux choses que la nature lui envoie, & qui se contente de faire des actions justes, & de posséder son esprit en paix.

XXVII.

Tu as vu ces choses-là, vois encore celles-ci. Ne te trouble point, mais sois simple. Quelqu'un a-t-il péché contre toi? c'est sur son compte. T'est-il arrivé quelque mal? prends courage. Tout ce qui t'arrive t'étoit destiné par la nature universelle. En un mot, la vie est courte, & il faut profiter du présent en suivant les règles de la raison & de la justice. Sois sobre dans le relâche que tu donnes à ton corps & à ton esprit.

XXVIII.

Le monde eſt ou un arrangement, ou une confuſion & un déſordre, & c'eſt pourtant toujours le monde; mais pourrois-tu t'imaginer qu'il y eût en toi un certain ordre & une certaine diſpoſition, & qu'il n'y eût que déſordre & que confuſion dans cette vaſte machine dont tu fais partie? Sur-tout puiſque les choſes les plus contraires y ſont dans une entière correſpondance & dans une parfaite union.

XXIX.

Il faut éviter ſur toutes choſes d'être envieux, médiſant, efféminé, opiniâtre, féroce, brutal, badin, lâche, faux, bouffon, trompeur & tyran.

XXX.

Si l'on eſt étranger dans le monde, quand on ne ſait pas ce qui y eſt, on ne l'eſt pas moins quand on ignore ce qui arrive. Celui qui refuſe d'obéir à la raiſon univerſelle & politique, c'eſt-à-dire à la providence, eſt un eſclave fugitif. Celui qui a les yeux de l'eſprit bouchés eſt aveugle. Celui-là eſt toujours pauvre qui n'a pas en lui-même tout ce qui lui eſt néceſſaire, & qui a beſoin du ſecours d'autrui. Tu fais une apoſtume & un abcès dans le monde, quand tu te retires & te ſépares de la raiſon de la nature univerſelle ; & tu t'en ſépares, quand tu prends mal, & que tu

reçois avec chagrin les accidens de la vie : car celle qui te les apporte eſt la même qui t'a portée. Enfin celui qui ſépare ſon ame de celles des autres citoyens, leſquelles ne doivent faire avec la ſienne qu'une ſeule & même ame ; celui-là, dis-je, eſt dans cette grande ville comme un membre inutile, & il rompt tous les liens de la ſociété.

XXXI.

Aime le métier que tu as appris, & n'en fais point d'autre ; du reſte, paſſe ta vie tranquillement, comme ayant remis de tout ton cœur entre les mains de dieu tout ce qui te regarde, & ne ſois ni l'eſclave des hommes, ni leur tyran.

XXXII.

Penſe, par exemple, au tems de Veſpaſien. Tu y verras tout ce que tu vois aujourd'hui; des gens qui ſe marient, qui ont des enfans, qui ſont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célèbrent des fêtes, qui négocient, qui labourent la terre, qui flattent, qui ſont arrogans, qui ont des ſoupçons, qui dreſſent des embûches, qui ſouhaitent la mort d'autrui, qui ſont mécontens, qui amaſſent des tréſors, qui briguent le conſulat, qui aſpirent à la royauté, &c. Que ſont devenus tous ces gens-là? Ils ne ſont plus. Deſcens enſuite au tems de Trajan, tu y verras en-

core la même chose. Les hommes de ce siècle-là sont morts aussi. Parcours de même tous les autres âges & toutes les autres nations, & vois combien de gens après s'être bien tourmentés pour parvenir à ce qu'ils desiroient, sont morts incontinent, & sont retournés dans les élémens d'où ils avoient été tirés. Sur-tout il faut repasser dans ta mémoire ceux que tu as connus toi-même, & que tu as vu s'attacher à des choses vaines, & négliger de faire ce qui étoit digne d'eux, & à quoi ils devoient s'attacher uniquement & y trouver toute leur satisfaction. Il est aussi très-nécessaire de se souvenir que l'application & le tems que l'on

doit donner à chaque action ont leurs bornes & leurs mesures, selon la dignité des choses auquelles on s'attache; car par ce moyen tu n'auras jamais le déplaisir d'avoir donné à des choses légères, & de peu de consequence, plus de tems qu'il ne falloit.

XXXIII.

Les mots qui étoient anciennement en usage, sont présentement inconnus, & ont besoin d'explication. Il en est de même des noms des plus grands hommes des siècles passés, comme Camille, Cæson, Volesus, Leonatus & quelque tems après, Scipion & Caton, ensuite Auguste même, & après

cela encore Adrien & Antonin. Ils ont besoin de commentaires qui apprennent ce qu'ils ont été : car toutes choses sont caduques & périssables. Elles deviennent fabuleuses dans un moment, & bientôt après elles sont ensevelies dans un profond oubli. Quand je dis cela, je parle de ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & dont la gloire a attiré les yeux de tout le monde; car pour les autres, dès qu'ils ont expiré, ils sont oubliés entièrement, & on n'en parle en aucune manière. Mais quand même la réputation seroit immortelle, que seroit-ce ? Pure vanité. Qu'y a-t-il donc à quoi nous devions nous appliquer, & qui mérite tous nos

ſoins? Ceci ſeulement, d'avoir l'ame juſte, de faire de bonnes actions, c'eſt-à-dire des actions utiles à la ſociété, de ne pouvoir dire que la vérité, & d'être toujours en état de recevoir ce qui nous arrive, & de l'embraſſer comme une choſe néceſſaire, connue & qui vient de la même ſource & du même principe que nous.

XXXIV.

Abandonne-toi volontairement à la parque; & permets-lui de filer ta vie comme elle voudra.

XXXV.

Tout paſſe dans un moment, & ce qui eſt célèbre, & ce qui eſt célébré.

XXXVI.

Confidère toujours que tout fe fait par le changement, & accoutume-toi à penfer qu'il n'y a rien que la nature aime tant qu'à changer les chofes qui font pour en faire de nouvelles & de toutes femblables; car on peut dire en quelque manière que tout ce qui eft n'eft que la femence de ce qui fera; & toi tu ne penfes qu'à la femence qu'on jette dans la terre : c'eft être trop ignorant & trop groffier.

XXXVII.

Tu vas mourir, & tu n'as pas encore cette fimplicité de cœur qu'il faut avoir ! & tu n'es pas en-

core ſans trouble ! & tu ne t'es pas encore défait de l'opinion où tu es, que tu peux être bleſſé par les choſes extérieures ! & tu n'es pas encore doux & bienfaiſant envers tous les hommes ! & enfin tu ne fais pas encore conſiſter la véritable ſageſſe à faire des actions de juſtice & de piété.

XXXVIII.

Sonde bien leur eſprit, pénètre bien leurs penſées, & vois ce qu'ils deſirent & ce qu'ils craignent.

XXXIX.

Ton mal ne vient point de ce que les autres penſent ni du changement ou de l'altération du corps

qui t'environne. D'où vient-il donc de la partie qui juge qu'une telle chose est un mal : car, qu'elle ne juge pas seulement, & tout ira bien. Quoique le corps, qui est si près de cette partie qui juge, soit coupé, brûlé, ulcéré, pourri, elle doit pourtant se taire, c'est-à-dire, qu'elle doit tenir pour constant, que tout ce qui peut également arriver à un homme de bien & à un méchant, ne peut être ni bon ni mauvais. Car tout ce qui arrive également à celui qui vit selon la nature & à celui qui viole ses loix, ne peut être ni selon la nature, ni contre la nature.

XL.

Pense continuellement que le

monde eſt un animal compoſé d'une ſeule ſubſtance & d'une ſeule ame, & conſidère de quelle manière tout ſe rapporte & ſe conforme à ſon ſeul ſentiment, ſe meut & ſe règle par ſon mouvement ſeul, & comment toutes les choſes qui ſubſiſtent, ſont enſemble la cauſe de celles qui ſe font; enfin, quel eſt l'aſſemblage & l'union de toutes ſes parties.

XLI.

Tu es, comme diſoit Epictète, une ame qui promène un mort.

XLII.

Il n'y a nul mal pour les choſes qui ſont dans le changement, comme il n'y a non plus aucun bien pour celles qui en naiſſent.

XLIII.

Le tems eſt un fleuve & un torrent impétueux. Dès qu'une choſe paroît, on la perd auſſi-tôt de vue, & celle qui prend ſa place, eſt entraînée avec la même rapidité.

XLIV.

Tout ce qui arrive eſt auſſi ordinaire & auſſi commun que les roſes au printems & les fruits en été; la maladie, la mort, la calomnie, la ſurpriſe, enfin tout ce qui afflige ou qui réjouit les ſots.

XLV.

Toutes les choſes qui arrivent dans le monde, ſont toujours unies & liées avec ce qui les a précédées. Il n'en eſt pas comme des nombres qui ſont toujours en-

tiers, & qui ne dépendent que de la néceſſité toute ſeule. Elles ont entr'elles une liaiſon raiſonnable; & comme dans tout ce qui eſt il y a un arrangement & une union qui lie toutes ſes parties, de même dans tout ce qui ſe fait on ne trouve pas une ſucceſſion ſimple & nue, mais une liaiſon merveilleuſe & un admirable rapport.

XLVI.

Il faut que tu aies ſouvent dans l'eſprit ce mot d'Héraclite : *Que la mort de la terre eſt de devenir eau, que la mort de l'eau, c'eſt d'être changée en air, & que la mort de l'air, c'eſt d'être converti en feu, & ainſi du contraire.*

XLVII.

Souviens-toi toujours de l'homme qui avoit oublié où ſon chemin le conduiſoit.

XLVIII.

Fais auſſi inceſſamment cette réflexion, que la raiſon univerſelle avec laquelle nous avons le plus de commerce, & qui gouverne tout, c'eſt celle que nous combattons toujours opiniâtrément; & que les mêmes choſes que nous voyons arriver tous les jours, ſont celles que nous trouvons les plus étranges.

XLIX.

Il ne faut rien faire ni dire,

comme en dormant ; & c'eſt pourtant ainſi que nous agiſſons & que nous parlons.

L.

Il ne faut pas recevoir les opinions de nos pères comme des enfans, c'eſt-à-dire, par la ſeule raiſon que nos pères les ont eues & nous les ont laiſſées ; mais il faut les examiner & ſuivre la vérité.

LI.

Si quelque dieu te diſoit : Tu mourras demain, ou après demain tout au plus tard, à moins que tu ne fuſſes le plus lâche de tous les hommes, tu ne ferois pas grand cas de ce délai, & tu ne ferois

pas plus aiſe que ce fût après demain que demain même ; car, quel ſeroit ce délai ? Fais donc de même préſentement, & ne compte pas pour grand'choſe de vivre un grand nombre d'années plutôt que de mourir demain.

LII.

Penſe ſouvent combien de médecins ſont morts après avoir tant fait les vains pour avoir guéri quelques malades : combien d'aſtrologues qui, comme ſi c'étoit une choſe bien merveilleuſe, ont prédit la mort d'une infinité de gens : combien de philoſophes, qui ont tant écrit & diſputé ſur la mort & ſur l'immortalité : combien de vail-

lans

ſans hommes, qui en ont tué tant d'autres : combien de tyrans qui, comme s'ils euſſent été immortels, ont abuſé avec une inſolence & une fierté inſupportable du pouvoir qu'ils avoient ſur la vie des peuples qui leur étoient ſoumis; enfin, combien de villes entières ſont mortes, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, Helice, Pompeji, Herculanum, & une infinité d'autres. Paſſe delà aux hommes que tu as vus & connus ſucceſſivement. Après avoir enterré leurs amis, ils ont été enterrés eux-mêmes. Ceux qui ont enterré ces derniers ont reçu par d'autres mains le même office, & tout cela en peu de tems; en un mot, il faut

avoir toujours devant les yeux choſes humaines, pour voir combien elles ſont mépriſables & paſſagères. Ce qui naquit hier, n'eſt aujourd'hui qu'une momie, ou qu'un peu de cendre. Voilà pourquoi il faut vivre conformément à la nature le peu de tems qui nous reſte; & quand l'heure de la retraite ſonne, ſe retirer paiſiblement & avec douceur, comme une olive mûre, qui en tombant bénit la terre qui l'a portée, & rend graces à l'arbre qui l'a produite.

LIII.

Sois ſemblable à un rocher que les ondes de la mer battent inceſſamment. Il demeure toujours fer-

me, & méprise toute la fureur des flots. Au lieu de dire : Que je suis malheureux qu'une telle chose me soit arrivée ! dis plutôt : Que je suis heureux que cela m'étant arrivé, je demeure pourtant inaccessible à la tristesse, & que je ne sois ni blessé de cet accident, ni épouvanté de toutes les choses dont il me menace ! La même chose pouvoit arriver à tout autre comme à moi ; mais peut-être qu'un autre ne l'auroit pas supportée de même. Pourquoi donc appelles-tu plutôt cet accident un malheur, que tu n'appelles un bonheur extrême la disposition où tu es ? Appelles-tu un malheur de l'homme, ce qui n'est nullement contraire à la na-

ture de l'homme? ou crois-tu qu'une chofe puiffe être contraire à la nature de l'homme, quand elle ne vient ni contre fes ordres, ni contre fa volonté? Quelle eft donc fa volonté? Tu l'as affez apprife. Cet accident dont tu te plains peut-il t'empêcher d'être jufte, magnanime, tempérant, fage, éloigné de la témérité, ennemi du menfonge, toujours modefte, libre, & d'avoir toutes les autres vertus dans lefquelles la nature trouve tout ce qui lui eft propre. Déformais donc dans tous les accidens qui pourroient te porter à la trifteffe, fouviens-toi de cette vérité, que ce qui t'arrive n'eft point un malheur, mais que c'eft un bon-

heur inſigne que de le ſupporter courageuſement.

LIV.

Un ſecours bien vulgaire, mais cependant très-utile pour faire mépriſer la mort, c'eſt de repaſſer dans ſa mémoire tous ceux qui ont été le plus attachés à la vie, & qui en ont le plus joui. Quel ſi grand avantage ont-ils donc eu ſur ceux qui ont été emportés par une mort prématurée? Cæcidianus, Fabius, Julien, Lepidus, & tant d'autres, après avoir aſſiſté à une infinité de funérailles, ont eux-mêmes été portés ſur le bûcher; en un mot, l'eſpace qu'il y a de plus eſt peu de choſe. Et encore,

dans quelles misères, avec quels gens, & dans quel corps le faut-il passer? Ne te fais donc pas une si grande affaire de la vie, mais regarde à l'immensité du tems qui te précède & de celui qui te suit. dans cet abîme sans fond, quelle différence mets-tu entre celui qui a vécu trois jours & celui qui a vécu trois siècles?

LV.

Va toujours par le plus court chemin. C'est celui qui est selon la nature, & il est selon la nature de faire & de dire en toutes rencontres ce qui est le plus juste & le plus droit. Une telle disposition t'épargnera mille peines &

mille combats ; elle te délivrera de tous les tourmens ſecrets que cauſent immanquablement la diſſimulation & le faſte.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

LE matin, quand tu as de la peine à te lever, qu'il te vienne incontinent dans l'esprit, je me lève pour faire l'ouvrage d'un homme. Suis je donc encore fâché d'aller faire une chose pour laquelle je suis né, & pour laquelle je suis venu dans le monde? N'ai-je donc été formé que pour me tenir bien chaudement étendu dans mon lit? Mais cela fait plaisir. Tu es donc né pour te donner du plaisir, & non pas pour agir & pour travailler? Ne vois-tu pas les plantes, les oiseaux, les fourmis, les arai-

gnées, les abeilles? Elles travaillent ſans relâche à orner & à embellir leur état, & toi tu négliges d'embellir le tien. Tu ne cours point aux choſes auxquelles la nature t'a deſtiné. Mais auſſi, me diras-tu, l'on a beſoin de quelque repos. Je l'avoue; mais la nature a mis des bornes à ce repos, comme elle en a mis au manger & au boire; & toi tu paſſes ces bornes, tu vas au-delà de ce qu'il te ſuffit, & au contraire dans le travail tu demeures toujours en-deçà. Cela vient de ce que tu ne t'aimes pas toi-même: car ſi tu t'aimois, tu aimerois ta propre nature, & tu obéirois à ſes ordres. Tous les autres ouvriers qui aiment leur

métier, sèchent & maigriſſent ſur leur travail, ils en perdent le boire & le manger, ils paſſent leur vie ſans ſe baigner; & toi tu fais moins de cas de ta nature qu'un tourneur n'en fait de ſon art, un danſeur de ſa danſe, un avare de ſon argent, & un ambitieux de ſa vaine gloire. Les actions qui vont au bien de la ſociété, te paroiſſent-elles donc plus mépriſables & moins dignes de tes ſoins ?

II.

Qu'il eſt aiſé de chaſſer & d'effacer entièrement toute imagination fâcheuſe & triſte & de ſe remettre d'abord dans une parfaite tranquillité !

III.

Crois que tu dois faire & dire tout ce qui eſt digne de toi, & ſelon ſa nature, ſans te mettre en peine du reproche & du blâme que cela pourra t'attirer. Si une choſe eſt bonne à faire ou à dire, rien ne doit t'en empêcher. Ceux qui te blâmeront auront leurs vues particulières, & ſuivront leurs propres mouvemens. Tu n'y dois point faire d'attention, mais aller tout droit en ſuivant ta propre nature & celle du monde : car pour l'une & pour l'autre, il n'y a qu'un même chemin.

IV.

Je marche par le ſecours de la

nature, jusqu'à ce que je me repose en rendant l'esprit à celui de qui je l'ai reçu, & en tombant dans le même lieu d'où mon père & ma mère ont tiré le sang dont ils m'ont formé, & ma nourrice le lait dont elle m'a nourri, & qui me fournit tous les jours, depuis tant d'années, les biens dont j'ai besoin; dans ce lieu enfin que je foule aux pieds, & dont j'ai abusé en tant de manières.

V.

Ne peux-tu te rendre recommandable & te faire admirer par ton esprit? A la bonne heure. Mais il y a plusieurs autres choses sur lesquelles tu ne saurois dire: *Je ne*

suis

ſuis pas propre à cela. Fais donc paroître ce qui dépend uniquement de toi ; la ſincérité , la gtavité , la douceur ; la patience dans le travail, la haine des voluptés. Sois content de ta condition ; aie beſoin de peu ; fuis le luxe, la bagatelle & les vains diſcours ; aie l'ame ſaine, libre & grande. Ne vois-tu pas que pouvant t'élever par tant de vertus ſans avoir aucun prétexre d'incapacité naturelle, tu demeures pourtant dans la baſſeſſe, parce que tu le veux. Si la nature ne t'a pas été favorable, eſt-ce une raiſon qui doive t'obliger de murmurer , d'être avare , inconſtant, flateur, bouffon, d'accuſer & de maudire ton corps, &

d'avoir toujours l'ame incertaine & flottante? Non en vérité. Il y a long-tems que tu pourrois t'être délivré de ces foiblesses; & si tu te connoissois pesant & de dure conception, il falloit tâcher de guérir ce défaut par le travail & par l'exercice, & ne pas t'y complaire & le négliger.

VI.

Il y a des gens qui dès qu'ils ont rendu quelque service à quelqu'un, sont très-prompts à mettre en compte la grace qu'ils lui ont faite. Il y en a d'autres qui ne comptent pas véritablement les plaisirs qu'ils ont faits, mais qui regardent comme leurs débiteurs

ceux qui les ont reçus. Enfin il y en a d'une troisième espèce, qui oublient & ne savent pas ce qu'ils ont fait ; semblables à la vigne qui produit des raisins & ne demande plus rien après avoir porté son fruit. Comme un cheval après avoir couru, un chien après avoir chassé, & une abeille après avoir fait son miel, ne disent point, j'ai fait du miel, j'ai couru, j'ai chassé : un homme après avoir fait du bien, ne doit point prendre la trompette, mais il doit continuer comme la vigne, qui, après avoir porté son fruit, se prépare à en porter d'autre dans la saison. Il faut donc à ce compte être du nombre de ceux qui font le bien sans le sa-

voir. Sans doute ; mais ſelon tes principes, il faut ſavoir ce que l'on fait ; car c'eſt le propre de celui qui ſuit les loix de la ſociété, de ſavoir qu'il ſuit ces loix, & de vouloir même que celui pour lequel il les ſuit, ne puiſſe pas l'ignorer. Ce que tu dis eſt vrai ; cependant pour peu que tu t'écartes de ce que je viens de dire, tu ſeras bientôt du nombre des premiers dont j'ai parlé, car ils ont auſſi leurs raiſons qui ne manquent pas de vraiſemblance. Mais ſi tu veux bien comprendre ce que je te dis, ne crains pas que cela te faſſe jamais perdre aucune occaſion de faire du bien.

VII.

La prière des Athéniens étoit : *Jupiter, faites pleuvoir, je vous prie, faites pleuvoir sur les champs & sur les prés des Athéniens.* Ou il ne faut point prier du tout, ou il faut prier de cette manière simplement & libéralement.

VIII.

Comme on dit d'ordinaire qu'Esculape ordonne aux malades d'aller à cheval, ou de se baigner dans l'eau froide, ou de marcher nuds pieds, on doit s'imaginer aussi que la nature ordonne de même à ses enfans d'être malades, de perdre quelque membre, ou de faire quel-

qu'autre perte, & autres choses semblables. Car comme dans la première manière de parler, le mot *ordonne* signifie proprement *dispose & choisit les moyens les plus propres pour redonner la santé;* dans la dernière ce mot signifie la même chose. En effet, la nature choisit & dispose ce qui convient à chacun, parce qu'elle le juge propre à accomplir sa destinée. En disant *ce qui convient,* nous parlons comme les maçons, qui disent d'une pierre quarrée qu'elle convient, qu'elle s'ajuste bien dans un mur ou dans une pyramide, quand elle joint bien avec les autres. A tout prendre, il n'y a en toutes choses qu'une même symmétrie, qu'une

même harmonie; & comme de tous les differens corps réſulte la compoſition de ce monde, qui ne fait qu'un ſeul & même corps; ainſi, de toutes les différentes cauſes réſulte ce que l'on appelle la deſtinée, qui n'eſt qu'une ſeule & même cauſe. Les plus ignorans entendent fort bien ce que je dis, puiſque dans leur langage ordinaire ils diſent : *Sa deſtinée portoit cela;* c'eſt-à-dire, qu'une telle choſe étoit portée à un tel, qu'elle lui étoit ordonnée. Recevons donc ces ordonnances comme nous recevons celles des médecins. Il ne laiſſe pas d'y avoir dans ces dernières des choſes fâcheuſes & difficiles; mais nous les recevons avec joie, dans l'eſpérance

N iv

d'une prompte guérison. Aie donc autant d'empressement pour hâter la perfection & l'accomplissement des choses que la nature a résolues, que tu en as pour le recouvrement de ta santé : reçois avec joie ce qui t'arrive, quelque fâcheux qu'il soit, parce qu'il aboutit à procurer la santé au tout dont tu fais partie, & qu'il entretient la prospérité & la félicité de dieu même, qui ne l'auroit pas permis, s'il n'étoit utile à l'univers. Or il n'y a point de nature qui souffre quoi que ce soit, qui ne soit convenable à celui qu'elle gouverne. Tu vois par-là qu'il y a deux raisons principales qui doivent t'obliger à embrasser & à chérir tout

ce qui t'arrive; la première, que cela t'étoit destiné & ordonné, que cela étoit fait pour toi, proportionné à toi, & comme annexé à toi de toute ancienneté par les causes premières; & la seconde, qu'il contribue au bonheur, à la perfection, &, si on l'ose dire, à la durée même de celui qui gouverne tout. Car c'est mutiler ce tout, que de retrancher quoi que ce soit de sa connexité & de sa continuité, aussi bien dans ses parties que dans ses causes; & tu en retranches autant qu'il est en ton pouvoir, tout ce que tu supportes avec peine, & que tu voudrois empêcher.

IX.

Ne te dégoûte, ne te décourage ; & ne t'impatiente point, lorsque tu ne réussis pas toujours à faire tout selon les règles de la droite raison. Au contraire, après qu'une chose t'aura mal réussi, recommence-la de nouveau, & te prépare à voir tranquillement plusieurs infirmités pareilles. Aime de tout ton cœur ce que tu as entrepris, & ne retourne point à la philosophie, comme les écoliers retournent chez leur maître, mais comme ceux qui ont mal aux yeux ont recours aux remèdes de l'éponge & des œufs, ou aux fomentations & aux cataplasmes ;

ainſi rien ne t'empêchera d'obéir à la raiſon, tu y acquieſceras en toutes manières. Sur-tout ſouviens-toi que la philoſophie ne demande de toi que ce que demande la nature, & toi tu voulois tout le contraire de ce qu'elle veut. Qu'y a-t-il de plus agréable? C'eſt ainſi que la volupté nous trompe ſous un voile ſpécieux. Mais prens-y bien garde, la grandeur d'ame, la liberté, la ſimplicité, la patience & la ſainteté ne ſont-elles pas mille fois plus agréables? & quand tu auras bien penſé tous les avantages de la prudence, qui eſt la mère de la proſpérité & de la ſûreté, pourras-tu jamais rien trouver qui lui ſoit comparable?

X.

Toutes choſes ſont ſi envelop-pées & ſi cachées, que la plupart des philoſophes, je dis même des plus habiles, ont aſſuré qu'on ne pourroit les comprendre. Les Stoïciens ſe ſont contentés de dire qu'on ne pouvoit les comprendre que très-difficilement. D'ailleurs toutes nos conceptions ſont ſujettes à l'erreur; car où eſt celui qui peut ſe vanter d'être infaillible ? De plus, tout ce qui peut faire en ce monde le ſujet de nos recherches & de nos déſirs, eſt vil & peu durable, & peut être au pouvoir d'un infâme débauché, d'une courtiſane & d'un voleur. Il ne faut après cela que penſer aux

mœurs de ceux avec qui tu as à vivre, & dont on peut à peine supporter le plus honnête & le plus complaisant, pour ne pas dire qu'il n'y a presque personne qui puisse se supporter soi-même. Au milieu donc de tant de ténèbres, de tant d'ordures, & de ce torrent continuel de la matière, du tems & du mouvement, je ne vois pas ce qui peut mériter nos soins & notre estime. Il faut au contraire, en se consolant soi-même, attendre la dissolution naturelle; mais il faut l'attendre sans impatience & sans chagrin, & trouver son repos dans ces deux réflexions; l'une, qu'il ne m'arrive rien qui ne soit utile & conforme à la nature du tout; & l'autre,

qu'il eſt en mon pouvoir de ne rien faire contre mon génie & mon dieu ; car il n'y a perſonne qui me puiſſe contraindre à violer ſes ordres.

X I.

A quoi me ſert à préſent mon ame? Voilà ce qu'il faut ſe demander à toute heure & à tous momens. Fais auſſi avec ſoin cette recherche, qu'eſt-ce qui ſe paſſe préſentement dans cette partie de moi-même qu'on appelle la partie principale? Quelle ame ai-je préſentement? Eſt-ce l'ame d'un enfant, d'un jeune homme, d'une femmelette ou d'un tyran? Eſt-ce l'ame d'un cheval ou d'une bête féroce?

XII.

Tu peux connoître à ceci ce que le peuple appelle des biens. Si quelqu'un s'eſt formé une idée des véritables biens, comme de la prudence, de la ſageſſe, de la vaillance & de la juſtice, il ne pourra jamais ſouffrir qu'on ajoute à cette idée rien qui n'y ſoit conforme, & qu'on parle avec indignité de ces véritables biens; mais s'il s'eſt fait une idée des biens du peuple, il entendra & recevra avec plaiſir comme une application heureuſe, le mot du poëte comique (1), *que celui qui les poſsède eſt ſi riche & que tout eſt ſi propre chez lui*,

(1) Le poëte Ariſtophane.

qu'il ne ſait où aller pour les néceſſités à quoi la nature l'oblige ; & le peuple fait lui-même cette différence ſans le ſavoir; car au premier cas cette application le choqueroit & lui feroit très-déſagréable : au lieu qu'au ſecond, c'eſt à-dire, quand on parle des richeſſes, du luxe, de la gloire & de la fortune, elle le divertit, & il la reçoit avec joie, comme un bon mot plein de ſel & de ſens, & qui convient admirablement au ſujet. Va après cela, & demande ſi l'on doit prendre pour des biens véritables & dignes de ſon eſtime, des choſes auxquelles on peut appliquer avec grace le mot que je viens de rapporter.

XIII.

Je ſuis compoſé de matière & de forme. Comme ni l'une ni l'autre n'ont été tirées du néant, elles ne ſeront jamais anéanties. Ainſi toutes ces parties ſeront converties par ce changement en une partie de l'univers, & enſuite en une autre jusqu'à l'infini. C'eſt un pareil changement qui m'a produit, moi & mes ancêtres, en remontant juſqu'à l'infini; car rien n'empêche qu'on ne puiſſe parler de cette manière, quoique le monde ait ſes révolutions déterminées & ſes périodes fixes.

XIV.

La raiſon & l'art de raiſonner

ſont des facultés ſuffiſantes à elles-mêmes & à toutes les opérations qui en dépendent ; elles partent de leur propre principe, & vont à la fin qu'elles ſe propoſent. C'eſt pourquoi on a appelé leurs opérations des actions droites, c'eſt-à-dire, qui vont le droit chemin ſans jamais s'en détourner.

X V.

Il ne faut pas dire que rien appartienne à l'homme de tout ce qui ne lui convient pas en tant qu'homme ; car l'homme ne le demande point ; la nature de l'homme ne le promet point ; ce ne ſont pas des perfections de la nature humaine ; ce n'eſt donc pas là que con-

ſiſte la fin de l'homme, ni le bien qui remplit cette fin. Car s'il y avoit en cela quelque choſe qui appartînt à l'homme, il ne lui appartiendroit pas de la mépriſer & de s'élever contr'elle. Si c'étoient les véritables biens, on ne loueroit point ceux qui feroient profeſſion de n'en avoir pas beſoin, ni ceux qui s'en priveroient eux-mêmes en partie. Or, nous voyons tout au contraire, que plus un homme ſe privé de ces ſortes de biens, ou qu'il ſouffre plus volontiers que d'autres l'en privent, plus il paſſe pour vertueux.

XVI.

Telles que ſeront les penſées dont

tu t'entretiendras d'ordinaire, tel ſera auſſi ton eſprit; car notre ame prend la teinture de nos penſées. Tâche donc de la nourrir & de l'imbiber toujours de ces réflexions. Par-tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre : on peut vivre à la cour, donc on peut bien vivre à la cour. De plus, chaque choſe ſe porte vers l'objet pour lequel elle a été faite. Là où elle ſe porte, c'eſt-là qu'elle trouve ſa fin; & où elle trouve ſa fin, c'eſt-là qu'elle trouve ſon véritable bien & ce qui lui eſt propre. Le véritable bien de l'animal raiſonnable, c'eſt donc la ſociété : car il a été déjà prouvé que c'eſt pour la ſociété que nous ſommes nés. N'eſt-

il pas évident par-là que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites, & que les plus parfaites sont les unes pour les autres? Les choses animées sont plus parfaites que les inanimées, & des animées, les raisonnables sont les meilleures.

XVII.

C'est une folie que de vouloir des choses impossibles. Or est-il impossible que les méchans n'agissent pas comme ils font?

XVIII.

Il n'arrive jamais rien de fâcheux à personne que la nature n'ait disposé à le supporter. Les mêmes accidens

arrivent tous les jours à des gens qui ignorent que cela leur soit arrivé, ou qui en le supportant veulent montrer leur fermeté & leur grand courage, & qui demeurent comme insensibles & immobiles aux plus grands coups. C'est donc une honte que l'ignoramce & la vanité aient plus de force que la prudence.

XIX.

Les choses n'ont en aucune manière la force de toucher notre ame. Elles ne trouvent point de chemin qui les y conduise, & ne peuvent ni la changer, ni l'ébranler. C'est-elle seule qui se change & qui s'ébranle, & tous les accidens sont pour elle ou bons ou mau-

vais, ſelon la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'elle a d'elle-même.

X X.

En un ſens l'homme nous doit être fort cher, en tant que nous ſommes obligés de lui faire du bien & de le ſouffrir. Mais comme il y en a pluſieurs qui nous empêchent de faire des actions qui nous ſont les plus propres, en ce ſens-là l'homme devient pour moi une de ces choſes indifférentes, comme le ſoleil, le vent, les bêtes, qui ont auſſi la force d'empêcher une action, mais qui n'en ſauroient empêcher ni l'intention, ni le deſſein.

XXI.

Ce qui ne nuit point à la ville, ne nuit point aux citoyens. Quand donc tu crois qu'on t'a fait tort, sers-toi de cette règle pour le connoître : si la ville n'est point offensée, je ne le suis pas non plus ; & si elle ne l'est pas, il ne faut donc pas se fâcher contre celui qui ne l'a pas offensée ; car en quoi consiste cette offense, & qu'est-ce que c'est ?

XXII.

Pense souvent à la rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées, & nous échappent, tant celles qui sont déjà, que celles qui se produisent : car la nature est comme

un

un fleuve qui coule toujours. Ses opérations souffrent de continuels changemens; & les causes dont elle se sert, passent par d'innombrables vicissitudes. Il n'y a presque rien de permanent de tout ce qui est près de toi, & le passé d'un côté, & l'avenir de l'autre, tout cela est un abîme infini & impénétrable, où tout se perd. N'est-ce donc pas être fou, que de s'enorgueillir, ou de s'affliger pour des choses périssables? Se plaint on d'une légère incommodité, qui ne doit durer qu'un moment?

XXIII.

Souviens-toi de toute la nature, dont tu ne fais qu'une très-

petite portion; & de tout le tems, dont il ne t'a été assigné qu'un moment fort court, & du destin, dont tu n'es qu'une fort petite partie.

XXIV.

Que la partie principale de ton ame soit insensible aux mouvemens de la chair, de quelque nature qu'ils puissent être, ou rudes, ou doux. Qu'elle ne se mêle point avec le corps; mais qu'en se renfermant en elle-même, elle empêche les passions de passer les limites des parties où elles règnent. Que si, par quelque sympathie, elles parviennent jusqu'à l'esprit, à cause de l'étroite union qu'il a avec le corps, alors il ne faut pas tâ-

cher de réſiſter à un ſentiment qui eſt naturel, il faut ſeulement que l'ame s'empêche de juger que ce ſentiment eſt bon ou mauvais.

XXV.

Il faut vivre avec les dieux; & celui-là vit avec les dieux, qui en toutes occaſions leur fait voir ſon ame ſoumiſe à leurs ordres, & toujours prête à faire ce qu'ordonne le génie que dieu a donné à chacun pour guide & pour gouverneur, & qui n'eſt qu'une partie de lui-même; car ce génie n'eſt autre choſe que l'entendement & la raiſon.

XXVI.

Ne te fâche point contre celui qui ſent mauvais. Qu'y peut-il faire ! il eſt ainſi fait ; c'eſt une néceſſité qu'une telle odeur ſorte de ſon corps ; mais il dit qu'il a la raiſon en partage, & qu'il dépend de lui de ſe connoître & de ſe corriger. Tant mieux ; tu as auſſi de la raiſon, tâche donc d'exciter ſa raiſon par la tienne ; remontre-lui ſes defauts, donne-lui des avis. S'il t'écoute, tu le guériras, & tu n'auras plus ſujet de te mettre en colère.

XXVII.

N'imite ni les mœurs ni les ma-

nières des courtisanes, ni celles des comédiens.

XXVIII.

Tu peux vivre ici dès aujourd'hui, comme tu veux vivre, quand tu seras près de mourir. Que si l'on t'en empêche, alors il t'est permis de cesser de vivre. Mais ne meurs point comme ayant reçu quelque injure ou quelque mal; sors de la vie comme on sort d'une chambre où il y a de la fumée, il y fume, je m'en vais. Penses-tu que ce soit si-grand-chose? Pendant que rien ne m'oblige à me retirer, je demeure libre: personne ne m'empêchera de faire ce que je veux; & je veux ce que demande la nature

d'un animal raiſonnable & né pour la ſociété.

XXIX.

Comment t'es-tu gouverné juſqu'à préſent envers les dieux, envers ton père & ta mère, tes frères, ta femme, tes enfans, tes précepteurs, tes gouverneurs, tes amis, tes courtiſans & tes domeſtiques? Ne leur as-tu fait juſqu'à préſent aucune injuſtice, ni par tes paroles, ni par tes actions? Retrace en ta mémoire les travaux que tu as eſſuyés & toutes les peines que tu as ſouffertes, & penſe que l'hiſtoire de ta vie eſt complette, & que le ſervice que tu avois à rendre en ce monde, eſt accompli. Com-

bien de belles choses as-tu vues ? combien as-tu surmonté de plaisirs & de douleurs ? combien de choses glorieuses as-tu méprisées & à combien de méchans as-tu fait éprouver ta bonté ?

XXX.

Dans un petit moment tu ne seras qu'une poignée de cendre, qu'un squelette & qu'un nom, & non pas même un nom. Cependant qu'est-ce qu'un nom ? un bruit, un son. Et toutes les choses dont on fait le plus de cas en ce monde, que sont-elles, que pourriture & que vanité ? Elles sont comme les petits chiens qui caressent & qui mordent en même-tems, ou comme

de petits enfans de mauvaise humeur qui pleurent pour rien, & qui un moment après rient de même. La foi, la pudeur, la justice & la vérité ont quitté la terre pour aller habiter dans le ciel, comme dit un poëte (1). Qu'est-ce donc qui te retient ici? Sont-ce les objets sensibles? Mais ils sont muables & n'ont rien de constant. Sont-ce les sens? Mais ils sont émoussés & prêts à recevoir des impressions fausses. Est-ce le principe de vie, cet esprit qui t'anime? Mais ce n'est qu'une exhalaison & qu'une vapeur de ton sang. Est-ce le plaisir d'être estimé parmi tes semblables? Mais ce n'est

(1) Hésiode.

que vanité. Qu'attends tu donc? Tu attends en repos ou ton extinction ou ton changement; & en attendant que cet heureux moment vienne, qu'as-tu à faire? à honorer & à bénir les dieux & à faire du bien aux hommes. Tout ce qui est hors des limites de ton corps & de ton esprit, ne t'appartient point & ne te regarde point.

XXXI.

Tu peux être toujours heureux, si tu sais marcher droit & suivre la raison dans tes actions & dans tes pensées; car voici deux choses qui sont communes, & à la nature de dieu, & à celle de l'homme, & de tout animal raisonna-

ble; l'une, de ne pouvoir être empêché par aucun autre être, quel qu'il soit; & l'autre, de trouver son bien dans les dispositions & dans les actions justes, & de terminer-là ses desirs.

XXXII.

Si ce n'est point par ma méchanceté, ni par aucun effet de cette méchanceté qu'une telle chose arrive, & que la société n'en soit point blessée, pourquoi me tourmenter?

XXXIII.

Ne te laisse pas témérairement emporter à tes imaginations. Donne à ton prochain tous les secours dont tu es capable & que tu lui

dois. Et s'il a fait quelque perte en des choſes indifférentes, garde-toi bien de croire qu'il lui ſoit arrivé un grand mal ; car en cela il n'y en a aucun. Imite dans ces occaſions la conduite de ce bon vieillard qui en s'en allant demande à ſon petit enfant ſa toupie, ſachant bien que ce n'eſt qu'une toupie.

XXXIV.

Que fais-tu donc dans cette tribune aux harangues avec tes beaux diſcours & tes oraiſons funèbres, mon ami, ne te ſouviens-tu plus de ce que c'eſt? Je m'en ſouviens fort bien, mais je vois que ces choſes-là plaiſent aux hommes, & qu'elles ſont un des objets de leurs ſoins

Faut-il donc que tu sois fou, parce qu'ils le sont ? N'est-ce pas assez de l'avoir été ?

XXXV.

A quelque heure que la mort vienne, elle me trouvera toujours heureux. Être heureux, c'est se faire une bonne fortune à soi-même, & la bonne fortune, ce sont les bonnes dispositions de l'ame, les bons mouvemens & les bonnes actions.

LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

I.

QUAND tu fais ton devoir, ne t'informe point ſi tu as froid ou chaud; ſi tu es accablé de ſommeil, ou ſi tu as bien dormi; ſi l'on parle bien ou mal de toi; ſi tu meurs, ou ſi tu fais quelqu'autre choſe : car la mort eſt auſſi une des actions de notre vie, & dans celle-là, comme dans toutes les autres, il ſuffit de bien faire ce qu'on fait.

I I.

Regarde au-dedans de toutes choſes, & ne te laiſſe jamais tromper, ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne.

III.

Toutes les parties de cet univers changeront bientôt; car, ou elles s'exhaleront en vapeurs, s'il est vrai que leur matière soit une & simple, ou elles seront dissipées.

IV.

L'esprit qui gouverne tout, sait ce qu'il fait, pourquoi il le fait, & la matière dont il le fait.

V.

La meilleure manière de se venger, c'est de ne point ressembler à celui qui nous fait injure.

VI.

Fais confifter ta joie & ton repos à paffer d'une bonne action à une autre bonne action, en te fouvenant toujours de Dieu.

VII.

La partie fupérieure de notre ame s'excite, fe tourne, fe remue comme il lui plaît, fe rend telle qu'il lui plaît, & fait que tout ce qui arrive lui paroît tel qu'il lui plaît.

VIII.

Chaque chofe arrive felon la nature du tout, & non pas felon aucune autre nature qui l'environne, ou qui foit enfermée au-dedans, ou fufpendue au-dehors.

IX.

Ce monde eſt ou un aſſemblage confus de parties qui tendent toutes à ſe déſunir & à ſe ſéparer, ou une union, un ordre & une providence. Si c'eſt le premier, d'où vient que je deſire de demeurer plus long-tems dans une ſi grande confuſion, & au milieu d'un ſi grand amas d'ordures? & qu'y a-t-il que je doive plus ſouhaiter, que d'être bientôt réduit en pouſſière, de quelque manière que ce ſoit? Mais pourquoi me troubler? Cette diſſipation ne viendra-t-elle pas auſſi enfin juſqu'à moi, quoi que je faſſe? Et ſi c'eſt le dernier, j'adore l'auteur de mon être, je l'at-

tends de pied ferme, & je mets toute ma confiance en lui.

X.

Quand les choses qui t'environnent, te forcent à te troubler, reviens à toi au plus vîte. Le moyen de s'affermir dans cette sorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'est d'y rentrer toujours.

XI.

Si tu avois une marâtre & une mère en même-tems, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de l'autre. Ta marâtre, c'est la cour, & ta mère, c'est la philosophie. Tiens-toi donc toujours auprès de celle-

ci ; repose-toi dans son sein, elle te rendra supportable à la cour, & te fera trouver la cour supportable.

XII.

Comme on juge des viandes, & qu'on dit, *c'est un poisson*, *c'est un oiseau*; & du vin de Phalerne, *c'est le jus d'un tel raisin*; & de la pourpre, *c'est de la laine de brebis teinte dans le sang d'un certain coquillage*; & comme par le moyen de ces réflexions on examine à fond chaque chose, & on connoît ce qu'elle est, il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie; lorsque les choses qui passent pour les plus dignes d'être approuvées, se présentent à notre

imagination, il faudroit les dépouiller, pour ainsi dire, & voir à découvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée; car cet éclat étranger est un grand trompeur; & lorsque tu crois être parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans un sujet, c'est alors qu'il te trompe avec le plus d'adresse.

XIII.

Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses, ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois, ou celles qui ont une nature vivante & végétative, comme

le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux qui ſont un peu au-deſſus du peuple, réduiſent leur admiration aux choſes purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui ſont plus polis & mieux inſtruits que ces derniers, n'admirent que ce qui a une ame raiſonnable; non pas cette ame univerſelle, mais une ame mécanique & induſtrieuſe; ou bien ils font conſiſter ſimplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'eſclaves. Mais celui qui honore comme il doit cette ame raiſonnable, univerſelle & politique, ne ſe ſoucie d'aucune de ces choſes, il s'attache uniquement à entretenir ſon ame dans toutes les actions, & dans tous les mouvemens raiſonna-

bles & utiles à la ſociété, & à coopérer en tout avec cette ame univerſelle dont il eſt lui-même une partie.

XIV.

Une choſe ſe hâte d'être, une autre de n'être plus, & une plus grande partie de celle qui eſt, eſt déjà paſſée. Ces changemens continuels renouvellent inceſſamment le monde, comme la rapidité du tems, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les ſiècles. Dans ce courant continuel, qui eſt-ce qui voudroit s'attacher à des choſes ſi paſſagères, & ſur leſquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'eſt comme ſi quelqu'un mettoit ſon affection à un de ces petits oiſeaux qui volent dans l'air & que

nous avons perdus de vue presque aussi-tôt que nous les avons apperçus. C'est-là l'image de notre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois, & le rendre, ce que nous faisons à tous momens; voilà justement ce que c'est que mourir; c'est-à-dire, remettre l'entière faculté de respirer entre les mains de celui de qui nous la reçûmes hier ou avant-hier.

XV.

Ce qui mérite notre estime, ce n'est ni de transpirer, cela est commun aux plantes; ni de respirer, cela est commun aux animaux; ni d'avoir une imagination capable

de recevoir l'impreſſion des objets ni de ſuivre ſes mouvemens, comme des marionnettes ; ni de vivre enſemble, ni de ſe nourrir, car ſe nourrir & rejetter ce qu'il y a de ſuperflu dans les alimens, c'eſt une même choſe. Qu'eſt-ce donc qui mérite notre eſtime ? Eſt-ce de recevoir des applaudiſſemens ? Non. Eſt-ce d'avoir des acclamations & des louanges ? Non, car les louanges & les acclamations des peuples ne ſont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues. Voilà donc la porte fermée à la vaine gloire, que reſte-t il que nous devions eſtimer digne de nos ſoins ? C'eſt à mon avis d'agir conformément à notre condition, & de

remplir tous nos devoirs. Et c'eſt à quoi nous ſommes conduits & excités par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en ſorte que leurs ouvrages répondent au deſſein pour lequel on les a faits. C'eſt le but du vigneron qui cultive la vigne, celui de l'écuyer qui dreſſe des chevaux, & celui du chaſſeur qui dreſſe des chiens. L'éducation & l'inſtruction des enfans, à quoi tendent-elles? Voilà ce que nous appelons eſtimable. Quand tu ſeras bien perſuadé de cette vérité, tu ne te mettras nullement en peine d'acquérir toutes ces autres choſes. Mais ne peut-on pas toujours

les eſtimer? Si tu les eſtimes, tu ne ſeras donc jamais ni libre, ni content de toi-même, ni exempt de paſſion : car il faut néceſſairement que tu aies de l'envie & de la jalouſie ; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires ; & que tu dreſſes inceſſamment des embûches à ceux qui le poſsèdent. En un mot, il eſt entièrement impoſſible que celui qui manque de quelqu'une de ces choſes, ne ſoit troublé, & qu'il n'accuſe à tous momens les dieux; au lieu que l'eſtime & le reſpect que tu as pour ta propre raiſon, font que tu es agréable à toi-même, commode pour la ſociété, & d'accord avec les dieux.

C'eſt-à-dire, que tu reçois avec joie tout ce qu'ils t'envoient & qu'ils t'ont ordonné.

XVI.

Que veulent dire les hommes? Ils refuſent leurs louanges à ceux qui vivent en même tems qu'eux, & ils deſirent avec empreſſement d'être loués de ceux qui vivront après, & qu'ils ne verront jamais. C'eſt comme ſi nous nous affligions de n'avoir pas été loués de ceux qui ſont morts long-tems avant que nous ſoyons venus au monde.

XVII.

Parce qu'une choſe eſt difficile pour toi, ne t'imagine pas qu'elle

ſoit impoſſible à un autre. Mais tout ce qui eſt facile & poſſible à un autre, ſois perſuadé qu'il n'eſt pas impoſſible pour toi.

XVIII.

En faiſant nos exercices, quelqu'un nous a égratigné ou bleſſé d'un coup de tête; mais nous n'en ſommes point offenſés, & nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons ſeulement ſur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque ſoupçon; mais nous l'évitons adroitement ſans le haïr. Faiſons de même dans toutes les au-

tres rencontres de notre vie ; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait ; & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous ; car, comme je l'ai déjà dit, il eſt permis de les éviter ſans leur témoigner ni ſoupçon ni haine.

XIX.

Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prends mal une choſe, ou que je la fais mal, je me corrigerai avec plaiſir ; car je cherche la vérité qui n'a jamais bleſſé perſonne ; au lieu qu'on ſe trouve toujours mal de perſiſter dans ſon ignorance & dans ſon erreur.

XX.

Je fais ce qui eſt de mon devoir, & toutes les choſes du monde ne ſauroient ni m'inquiéter ni me troubler : car ce ſont ou des choſes inanimées, ou des choſes deſtituées de raiſon, ou des choſes qui errent dans les principes, & qui ne connoiſſent pas le bon chemin.

XXI.

Sers-toi de tous les animaux, & en général de toutes les autres choſes; ſers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la raiſon, doit ſe ſervir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, ſers-t'en ſelon les loix de la

société, comme on doit se servir de personnes raisonnables. Ne manque pas d'invoquer dieu dans toutes tes actions; & ne te mets point du tout en peine combien de tems tu le pourras faire. Trois heures de vie suffisent, pourvu qu'on les passe en cet état.

XXII.

Alexandre le Grand & son Muletier ont été réduits au même état après leur mort. Car ils sont rentrés dans les premiers principes de cet univers où ils ont été également dissipés en atômes.

XXIII.

Considère combien de choses se

paſſent en même tems, & dans un moment dans ton corps & dans ton eſprit. Cela t'empêchera de t'étonner de toutes les choſes différentes qui arrivent en même-tems dans ce tout qu'on appelle le monde.

XXIV.

Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'eſt-il pas vrai que tu lui en diras diſtinctement toutes les lettres? Mais ſi quelqu'autre s'en fâche, t'amuſeras-tu auſſi à te fâcher contre lui? ne continueras-tu pas plutôt à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre? Souviens-toi qu'il en eſt de même de tous les devoirs de

notre vie ; l'accompliſſement de chacun d'eux conſiſte en un certain nombre des choſes. Dans tout ce que tu fais, il faut les obſerver toutes, & les remplir en allant ton chemin, ſans te troubler & ſans te mettre en colère contre ceux qui ſe fâchent contre toi.

XXV.

N'y a-t-il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes de ſe porter aux choſes qui leur paroiſſent utiles & convenables? Or c'eſt en quelque manière ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils pèchent ; car alors ils penſent courir à leur bien, mais ils ſe trompent, me diras-tu. Re-

dresse-les donc & leur fais voir sans te fâcher en quoi ils se trompent.

XXVI.

La mort est la fin du combat que nos sens se livrent; c'est le repos de tous les mouvemens contraires & causés par nos passions, qui nous remuent comme les ressorts remuent les marionettes! c'est la cessation du travail d'esprit & du soin qu'on a du corps.

XXVII.

C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.

XXVIII.

Prends bien garde de ne pas dégénérer en tyran. Ne prends point cette teinture; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toi donc simple, bon, entier, grave, & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les dieux, doux, humain & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageusement pour demeurer tel que la philosophie t'a voulu rendre. Révère les dieux; procure le salut aux hommes. La vie est courte; & le seul fruit de cette vie terrestre, c'est la sainteté & les bonnes actions. Gouverne-toi en tout comme un disciple d'Antonin.

XXIX.

Réveille-toi, rappelle tes esprits, & reconnois que ce qui te trouble n'est qu'un songe; réveille-toi encore, & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce songe.

XXX.

Je suis composé d'un corps & d'une ame; tout est indifférent à mon corps; car il ne peut rien distinguer. Tout est aussi indifférent à mon ame, excepté ses propres opérations. Or toutes ses opérations dépendent d'elle. Mais il n'y a que celles qui l'occupent présentement qui lui soient chères;

les paſſées & celles qui ſont à venir lui ſont également indifférentes.

XXXI.

Ni le pied ni la main ne ſont chargés outre leur nature pendant que le pied fait ce qui eſt du devoir du pied, & la main ce qui eſt du devoir de la main. Il en eſt de même de l'homme en tant qu'homme; il n'eſt point chargé au-delà de ſa nature, pendant qu'il fait ce qui eſt du devoir de l'homme. S'il n'eſt point chargé au-delà de ſa nature, il n'a donc point de mal.

XXXII.

La volupté n'eſt-elle pas commune

mune aux voleurs, aux débauchés, aux parricides & aux tyrans?

XXXIII.

Ne vois-tu pas que quoique les artiſans cèdent à certains ignorans juſqu'à un certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les règles de leur art, & ne peuvent ſe réſoudre à s'en éloigner. Eh! n'eſt-ce pas une choſe horrible, qu'un architecte & un médecin aient plus de reſpect pour leur art, que l'homme n'en a pour le ſien, qui lui eſt commun avec les dieux?

XXXIV.

L'Aſie & l'Europe ne ſont que de petits coins du monde. La mer

entière n'est qu'une goutte de cet univers. Le mont Athos n'est qu'une petite motte de terre ; tout le tems présent n'est qu'un point de l'éternité ; toutes choses sont viles, petites, muables & périssables ; mais elles viennent de cette intelligence universelle, ou en sont des suites nécessaires. La gueule des lions, les poisons, & tout ce qu'il y a de nuisible sont, comme les épines & les bourbiers, les accompagnemens des choses belles & bonnes. Ne t'imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la divinité que tu révères, ni qui soit indigne d'elle ; mais remonte à l'origine de toutes choses, & considère-la bien.

XXXV.

Celui qui voit ce qui se passe présentement, a tout vu, & ce qui a été depuis l'éternité, & ce qui sera jusqu'à l'infini: car toutes choses sont semblables, & par leur nature, & par leur forme.

XXXVI.

Accommode-toi aux affaires qui te sont destinées, & t'accoutume à aimer, mais véritablement, tous les hommes avec lesquels tu vis.

XXXVII.

Tout instrument, outil ou vaisseau qui fait bien ce à quoi il est destiné, est en bon état; cepen-

dant l'ouvrier s'en eſt allé & l'a abandonné. Mais il n'en eſt pas de même dans les effets de la nature. La même vertu qui les produit, demeure toujours au-dedans; c'eſt pourquoi tu dois l'honorer davantage, & penſer que ſi tu vis & te gouvernes ſelon ſes ordres, toutes choſes te réuſſiront ſelon les deſirs de ton ame, comme elles réuſſiſſent à cet agent univerſel ſelon les deſirs de la ſienne.

XXXVIII.

Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point de toi eſt un bien ou un mal, il eſt impoſſible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échapper, tu

n'accuſes les dieux, & que tu ne haïſſes les hommes qui feront, ou que tu croiras la cauſe de ton malheur. Et voilà la ſource de toutes nos injuſtices. Au lieu que ſi nous étions bien perſuadés que notre bien & notre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous reſteroit aucun ſujet, ni de nous plaindre des dieux, ni de haïr les hommes.

XXXIX.

Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſavoir, comme je penſe qu'Héraclite a dit, *que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui ſe fait dans cet univers*. Celui-

ci travaille d'une manière, & celui-là d'une autre; mais celui qui se plaint, qui s'oppose à ce qui se fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement; & le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te mettre; car celui qui gouverne tout, te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toi. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une comédie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.

XL.

Le soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluie? Tous les

aſtres ne ſont-ils pas différens, & ne travaillent-ils pas à l'accompliſſement d'une ſeule & même choſe?

XLI.

Si les dieux ont conſulté ſur mon ſujet & ſur ce qui devoit m'arriver, je ſuis sûr qu'ils ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; & il eſt impoſſible d'imaginer un dieu qui agiſſe ſans conſeil. Or, quelle raiſon auroient les dieux de me faire du mal; & que leur en reviendroit-il, ou à cet univers dont ils ont tant de ſoin? Que s'ils n'ont pas conſulté ſur ce qui me regarde en particulier, ils ont conſulté ſur ce qui regarde le général; je dois donc embraſſer & recevoir avec

joie tout ce qui m'arrive, puisqu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, ne faisons ni vœux, ni sacrifices, ni sermens, en un mot, ne faisons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant & conversant avec les dieux, & les ayant toujours présens. Retranchons-nous à consulter chacun pour soi-même, car cela est permis. Cette consultation ne peut être que sur l'utile: or, ce qui est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & sociable; j'ai une ville & une patrie; comme Antonin, j'ai Ro-

me; & comme homme, j'ai le monde; ce qui eſt utile à ces communautés, eſt donc mon unique bien.

XLII.

Tout ce qui arrive à chacun, eſt utile à l'univers, & cela ſuffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajouter que, ſi on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui eſt utile à un homme, eſt utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* eſt ici dans un ſens commun & général pour des choſes qu'on appelle moyennes & indifférentes; c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni un bien ni un mal.

XLIII.

Comme dans les théâtres & dans toutes ſortes de ſpectacles, il arrive que les mêmes choſes repréſentées pluſieurs fois te fatiguent & te dégoûtent; de même tu devrois toujours t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie; car toutes choſes, & en haut, & en bas, ſont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Juſques à quand donc?

XLIV.

Quand tu voudras te réjouir, penſe aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-ci, à la modeſtie de celui-là, à la libé-

talité d'un autre, & ainſi du reſte; car il n'y a rien de plus réjouiſſant que l'image des vertus, qui éclatant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, ſautent en foule à nos yeux. C'eſt pourquoi il faut les avoir toujours préſentes.

XLV.

Es-tu fâché de ne peſer que tant de livres, & de n'en pas peſer trois cens? Ne ſois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir vivre davantage; car tu ne dois pas être moins ſatisfait du tems qui t'eſt aſſigné, que de la quantité de matière qui t'a été donnée.

XLVI.

Tâche de persuader les hommes, & si cela ne se peut, fais malgré eux ce que la justice demande de toi. Si l'on emploie la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, & convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu : car tu dois te souvenir que tu n'entreprends rien qu'avec exception, & que tu ne desires pas l'impossible. Que desires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté. N'en demande pas davantage. Quand nous avons fait tout ce qui dépendoit de nous, nous devons

vons tenir pour fait ce que nous avons eu dessein de faire.

XLVII.

L'ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre ; le voluptueux le met à contenter ses passions ; mais celui qui a de la raison, l'établit dans les actions qui lui sont propres.

XLVIII.

Accoutume-toi à écouter sans aucune distraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il se peut dans l'esprit de celui qui te parle.

XLIX.

Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut être utile à l'abeille.

L.

Si les matelots maltraitent leur pilote, & les malades leur médecin, à qui auront-ils recours? Et comment l'un travaillera-t-il à sauver son vaisseau, & l'autre à guérir ses malades.

L I.

De tous ceux qui sont venus avec moi au monde, combien en est-il déjà sorti?

L II.

Ceux qui ont la jaunisse trouvent le miel amer. Ceux qui ont été mordus d'un chien enragé craignent l'eau, & les enfans ne trouvent

rien de plus beau qu'une balle. Pourquoi donc te fâcher de tout ce qui arrive? Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toi, que la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu?

LIII.

Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature, & il n'arrivera rien qui soit contre les loix de la nature universelle.

LIV.

A quelles gens veut-on plaire? quels biens prétend-on gagner, & par quels moyens? Le tems

viendra promptement engloutir toutes choses. Combien en a-t-il déja englouti?

Fin du sixiéme Volume de la Morale.



